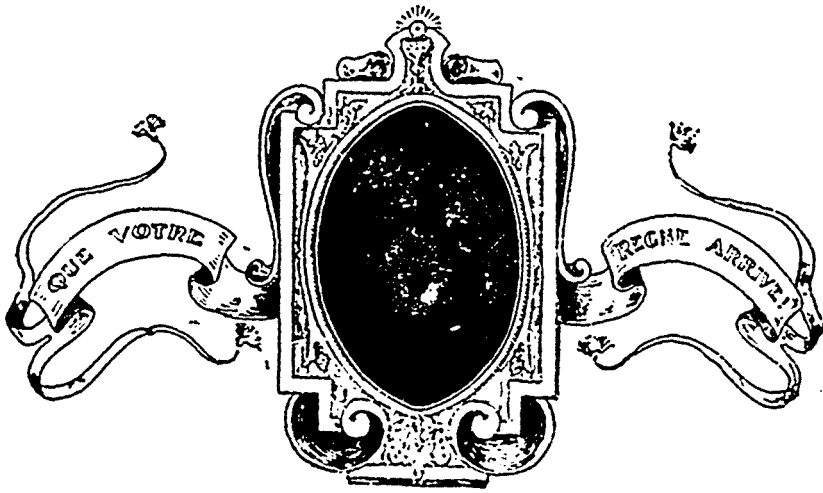


730 111  
no 11  
1899



## INTENTION GÉNÉRALE de Novembre 1899

APPROUVÉE ET BÉNIE PAR NOTRE SAINT-PÈRE LE PAPE.

### L'éducation chrétienne dans la famille

#### I



**T**OUT le monde reconnaît sans peine que le salut de la société repose sur l'éducation, mais ce que l'on semble peu saisir, au moins dans la pratique, c'est l'extrême importance ou plutôt la nécessité d'une éducation solidement chrétienne, toute pénétrée de l'esprit de JÉSUS-CHRIST. Les parents, cependant, la doivent à leurs enfants afin de leur assurer le bien essentiel de la vie présente et de la vie future. Ils la doivent à la société ; car si JÉSUS-CHRIST ne règne pas dans la famille, comment règnera-t-il dans la société qui n'est que la réunion des familles ? Ils la doivent à Dieu de qui ils ont reçu cette mission surnaturelle. La famille restaurée par JÉSUS-CHRIST est, en effet, une portion de la grande famille

qui est l'Eglise dont tous les membres doivent vivre de la même vie divine apportée par le Fils de Dieu ; c'est un coin du parterre délicieux qu'il a Lui-même orné de plantes immortelles, en même temps qu'il a confié aux pères et mères la tâche aussi ardue que délicate de les cultiver, de les préserver du souffle empoisonné du mal et de les faire s'épanouir en une végétation abondante, riche en vertus. La famille enfin doit être une pépinière d'élus, avant que d'être une pépinière d'artisans et de laboureurs, de marchands et d'avocats, de soldats et de savants. Et l'obligation des parents est d'autant plus stricte que, la vie chrétienne une fois communiquée à leurs enfants, beaucoup d'autres en recevront une impulsion heureuse, tandis que leur conduite coupable entraînera d'autres âmes à une perte certaine.

Cette responsabilité si lourde et si redoutable ressort d'ailleurs de l'influence ordinairement décisive que les parents exercent sur la vie morale de leurs enfants. C'est d'eux que dépend en grande partie cette formation morale ; c'est dans la famille que se préparent les bons ou les mauvais citoyens. Aussi Nos Seigneurs les Evêques dans leur Lettre collective sur l'éducation, en 1894, après avoir constaté avec tristesse un certain affaiblissement de l'esprit chrétien dans notre pays, faisaient entendre le cri d'alarme aux parents ; ils attribuaient le mal présent en grande partie à la mauvaise éducation dans les familles, et, leur rappelant leurs principaux devoirs, les conjuraient d'y être fidèles.

Il n'est personne qu'une observation un peu attentive de ce qui se passe ne convainque de la vérité et de l'opportunité encore actuelle de la parole épiscopale. Ne négligeons donc pas ces avertissements solennels de l'autorité la plus digne de nos respects et de notre attachement filial. Puisque dans sa tendre sollicitude elle nous indique la plaie à guérir et nous montre la source du mal, il importe que tous ceux qui ont à cœur le règne de JÉSUS-CHRIST dans notre pays, s'unissent dans la pensée généreuse, sainte à la fois et patrio-

tique, d'y faire fleurir la vie chrétienne dans les familles. Il nous servira beaucoup, dans ce but, de reconnaître les *causes d'une mauvaise éducation*, afin de pouvoir mieux discerner ensuite les remèdes à employer. Ces causes, on les trouve d'abord dans une *intelligence fausse ou incomplète du bien véritable à procurer à l'enfant*, puis dans une *faiblesse ou impuissance de la volonté* à le lui procurer.

## II

N'est-il pas vrai que dans la pratique on erre étrangement sur la manière d'envisager le bien véritable de l'enfant ? Quand la raison et la foi sont unanimes à nous prescrire un juste tempérament dans les soins à donner au corps et à l'âme, tempérament fondé sur la subordination du corps à l'âme et de l'âme à Dieu, que voit-on trop souvent ? Des parents, dont le sens chrétien semble émoussé, attacher une importance excessive, les uns au bien-être corporel de leurs enfants, les autres aux manières élégantes et polies, ceux-ci à une certaine habileté ou savoir-faire, ceux-là au développement des facultés intellectuelles, comme si tout cela était le principal élément de formation de ces êtres si chers. Et leur volonté, leur cœur..... vous n'y pensez donc pas ? Pourtant, dresser la volonté à l'amour et à la pratique de la vertu, c'est l'œuvre essentielle de l'éducation, celle qui requiert les soins les plus assidus de votre tendresse. La volonté, le cœur, c'est tout l'homme. Cet enfant déjà grand, vous apportez mille attentions délicates à le nourrir et à le vêtir mollement, à lui épargner toute peine et toute fatigue, mais on constate avec stupeur qu'il est profondément ignorant de sa religion et qu'il est l'égoïsme personifié. Cet autre, vous vous êtes appliqué à le former aux manières et aux usages du monde ; il se présente si bien dans les salons, on l'y admire, il vous ravit et vous fait pleurer de joie et d'orgueil parce qu'il a rempli avec grâce sur la scène quelque rôle d'histrion et soulevé quelques applaudissements ; mais ô ciel ! qu'il est dépourvu de piété

et qu'il est ignorant de ses devoirs de chrétien ! qu'il est vain ! Et cet autre qui brille à vos yeux comme un astre, cette idole, ce prodige d'intelligence à qui vous ne cessez de prodiguer l'encens, que vous nourrissez de louanges, vous l'abandonnez aux caprices d'une volonté sans frein, vous le laissez croître dans la mollesse et dans un orgueil insolent ? Oh ! qu'il vous fera verser de larmes !

Où, nous ne le comprenons pas assez, le bien essentiel et véritable de l'enfant est dans sa formation morale, pourvu qu'elle soit toute chrétienne, qu'elle tende au développement de la vie surnaturelle et au salut de son âme. En d'autres termes, il faut tout d'abord *lui inculquer des notions de la religion et le former à la piété*, il faut ensuite *lui apprendre à lutter contre ses passions et à se vaincre lui-même*.

Il importe de se hâter d'ouvrir son âme à la connaissance de Dieu, de l'âme et de ses destinées, et des mystères de la religion, à cause de la vivacité des premières impressions toujours les plus profondes. On y parvient si l'on entoure l'enfant d'objets chrétiens, frappant son imagination par des images, des tableaux et des statues d'un caractère religieux ; si le dimanche, et les jours de fête surtout, l'on respire au coin du feu un parfum de piété : une crèche, des petits autels servent merveilleusement à développer son goût pour la piété ; si les parents savent mettre à profit mille occasions de lui inspirer la crainte de Dieu et l'horreur du péché, l'estime des choses du ciel et le mépris des biens qui passent, une tendre dévotion à la sainte Vierge et au Sacré-Cœur de Jésus ; si enfin l'on prie dans la famille, si les parents, donnant l'exemple, professent l'estime et l'amour de la religion, évitent avec soin dans leur langage et leurs actions tout ce qui y serait contraire. Il est impossible qu'un enfant, qui croît dans une atmosphère aussi chrétienne et surnaturelle, ne grandisse, à l'exemple du JÉSUS enfant, en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes : son âme s'épanouira sous la douce influence de la grâce, et en gardera des impressions si profondes que rien, dans la suite, ne les pourra effacer entièrement.

## III

Une erreur assez commune des parents, c'est de s'imaginer que leurs enfants ont une nature angélique, qu'il n'y a chez eux ni tendance vraiment mauvaise ni défaut sérieux, de nature à inquiéter. D'où il suit qu'ils laissent croître librement dans ces jeunes cœurs l'ivraie avec le bon grain. Il n'est pas d'erreur plus funeste dans ses conséquences. La volonté de l'homme incline naturellement au mal. Il faut redresser cette volonté et la plier au bien. C'est ne rien comprendre à l'éducation chrétienne que de ne pas avoir l'œil sur les passions naissantes de l'enfant pour lui apprendre à lutter contre elles et à se vaincre généreusement. C'est en effet méconnaître le but de l'éducation chrétienne, puisque se vaincre soi-même est la vie des disciples de JÉSUS-CHRIST. Ah ! qu'elle n'est pas ici la puissance de la mère ? Le R. P. Van Tricht nous la montre admirablement dans le tableau suivant tiré d'une de ses incomparables causeries intitulée " Les Mères " :

" L'enfant, par une poussée de l'égoïsme, — de cet effrayant égoïsme déjà vivace dans ces petites âmes, — s'empare du bien d'autrui... Un très gros mot, je l'avoue, pour dire le bonbon ou le jonet d'une petite sœur, ou d'un petit frère, mais n'importe ! La mère le lui enlève vivement. La vivacité même de ce mouvement, inusité chez sa mère, l'étonne... Il ouvre les yeux et regarde... Et la mère, par ses grands yeux elle aussi, par les dénégations de sa tête, par des mots parfois étranges, d'une voix qui contraste avec la voix si douce de son amour, lui dit... Quoi donc, Messieurs ? Ne vous étonnez pas... ni plus ni moins que la théorie du droit de propriété. Et l'enfant comprend, non pas à la manière des philosophes, je le veux bien, mais à la bonne manière des petits ; il comprend non seulement qu'il a mal fait, mais cette leçon beaucoup plus haute : qu'il y a d'autres que lui au monde et que ces autres ont des droits, devant lesquels il doit incliner son égoïsme.

Laissez-moi poursuivre cet exemple. Ce même bonbon, cette fois, l'enfant l'a reçu pour lui ; il est à lui, c'est son bien. La mère lui demande d'en donner une part à un autre. Le premier mouvement sera naturellement un non très énergique. D'elle-même

la nature de l'enfant n'est pas donnante. Mais la mère insiste, l'enfant cède, et elle le récompense par un baiser. Qu'a-t-elle fait en réalité, cette mère? Elle a appris à son fils qu'il faut être bon pour les autres, qu'il faut les aimer et les servir, qu'il faut savoir partager avec eux sa richesse... Elle lui a appris toute la charité chrétienne.

Permettez-moi de vous raconter un trait qui, je vous l'assure, m'a arraché des larmes : Un enfant de six ans avait accompagné sa mère dans une visite à des pauvres ; il avait vu là un petit déguenillé de son âge. Deux choses l'avaient frappé surtout... il n'avait pas découvert dans la chambre nue... le petit lit de son frère le pauvre, ni ses joujoux. "Mère, dit-il en entrant, si tu envoyais mon lit au petit pauvre, le petit JÉSUS serait content. — Et toi, lui demanda la mère? — Moi, dit-il avec un sourire de convoitise, je dormirais avec toi dans le grand lit. — Mais, chéri, tu gagnerais au change... Petit JÉSUS n'est content que lorsqu'on se prive."

L'enfant se mit à songer... Quelque temps après il revint à sa mère. "Mère, si tu envoyais ces joujoux au petit pauvre," et il mit devant elle tous ses joujoux à lui sauf un, un seul, un petit chat qui miaulait quand on lui serrait le cou. "A la bonne heure, lui dit la mère, viens que je t'embrasse, car tu es bon." Et elle envoya les joujoux au pauvre. Le lendemain, "Mère, dit le petit avec un sourire de fierté et de joie, je pense que le petit pauvre s'amuse maintenant, il a des joujoux." Alors vint à la mère une inspiration sublime. "Oui, mon fils, répondit-elle, mais... il n'a pas de petit chat qui miaule." L'enfant la regarda les yeux grands ouverts, puis il s'en alla, et fut longtemps à penser ; il prit son petit chat, le contempla, le caressa ; il y avait une lutte dans ce petit cœur, un dur combat dans cette âme enfantine ; enfin il vint et lentement, presque avec un sanglot : "Mère, envoie le petit chat, je pense que JÉSUS sera très content."

Dans l'élan d'une sainte, la mère serra sur son cœur l'ange que Dieu lui avait donné ; elle ne sut pas répondre, elle pleurait. Ce n'est plus la charité qu'elle venait d'apprendre à son fils, c'est l'héroïsme."

#### IV

Voilà ce que peut une mère chrétienne. Mais que de parents *peuvent peu ou point* parce qu'ils *ne savent pas vouloir* procurer à leurs enfants le bien essentiel de l'éducation chrétienne. C'est une faiblesse de volonté déplorable. On négligera d'instruire l'enfant et de le former à la piété et aux bonnes habitudes ; on ne saura pas davantage le corri-

ger de ses défauts. Chez les uns, c'est pur égoïsme ; l'amour des plaisirs et des divertissements du monde aussi bien que l'horreur du travail astreignant que nécessite une telle œuvre, les entraîne loin de leur devoir. C'est chez les autres une tendresse exagérée pour leurs enfants qui leur fait tout pardonner ; de même que d'autres par l'excès opposé d'une sévérité outrée ne savent rien pardonner : les uns et les autres s'aveuglent sur le vrai caractère des fautes de l'enfant ; les uns n'y voient qu'ignorance et étourderie, comme les autres n'y voient que malice. Il faut bien reconnaître toutefois que l'on pêche plus souvent par excès d'indulgence :

“ Nous avons à cet endroit deux grandes faiblesses, dit le R. P. Van Tricht. La première est de nous extasier devant les saillies, charmantes parfois, je le reconnais, qui tombent de ces petites lèvres, même quand elles recouvrent de parfaites impertinences : d'admirer l'ingéniosité de ces petits êtres qui, pour arriver à leur fin, ont déjà des malices et des roueries qui supposent un diplomate achevé... On s'étonne, on sourit, on admire... la mère rougit d'orgueil... et le mal passe. Oh ! ce sont des amours d'enfants, et sous le flot de cet esprit qui pétille on leur passe tout, à ces chéris ! Hélas ! on ne tarde pas à découvrir que ces amours deviennent bientôt absolument insupportables d'insouciance et ces chéris d'effrontés menteurs. “ Petits prodiges à cinq ans et vrais sots toute leur vie, ” écrivait madame de Sévigné. Pour les corriger, il faut les grands coups d'état maintenant, si toutefois ils réussissent : autrefois il eût suffi d'un regard.

Je me souviens d'un de ces chérubins-là ; il avait un esprit vraiment surprenant pour son âge. Un jour que sa mère causait avec la mienne dans une pièce donnant sur le jardin, la musique du régiment vint à passer dans la rue. Il bondit, et tirant sa mère par le bras : “ Maman, vite, allons voir passer le régiment.

— Marcel, un enfant n'interrompt pas sa mère, asseyez-vous.”

Marcel battit du pied en lâchant un mot d'écurie.

“ Qu'est-ce que c'est que cela ? ” fit la mère irritée.

“ Oh !... je dis cela à la musique qui passe ? ”

Sur quoi la mère ravie fit silence, se détourna un peu et se mit à rire.

Je n'oublierai jamais l'effet que me fit ce dénouement. Les habitudes que m'avaient faites mon père et ma mère me le rendaient absolument inattendu. Si jeune que je fus, j'eus la sensation d'une mère souffletée par son enfant et qui riait. Ce pauvre Marcel est mort à quatorze ans, pour le bonheur, je crois, de sa mère !

Notre seconde faiblesse est de nous retrancher dans cette folle excuse : " Ils sont si jeunes ! " C'est une erreur. Etudiez donc l'enfant... vous serez épouvanté des instincts qui éclosent dans son cœur. Sans doute ce n'est qu'un petit germe dans ce sol nouveau, un petit brin d'herbe qui pousse et émerge à peine hors de terre. N'importe ! il est là ! Arrachez-le donc ! L'enfant... j'ai presque peur de ce que je vais dire, l'enfant a en lui la graine de tous les crimes : il ment, il vole, il est cruel, il a des colères qui le convulsionnent, des jalousies de tigre, et je ne sais quel lâche besoin de faire mal, qui le porte à torturer les faibles... car devant le fort, il a peur, il recule, il se couche à plat comme un chien. Tout cela, par je ne sais quelle germination perverse, éclot spontanément dans cette petite âme... Allez-vous le laisser grandir ? Ah ! pour Dieu, non !... Etouffez, arrachez dès la première heure ! "

## V

Mais pour cela il faut une volonté forte. Or, il faut bien en convenir, cette force manque à un grand nombre de parents. C'est là peut-être la principale cause de leur impuissance en matière d'éducation. A l'appui de cette vérité, citons encore le R. P. Tricht :

" Je ne suis jamais monté à cheval, — tout au plus à âne, — je n'entends rien au dressage de ce noble et fier animal, mais je me suis laissé dire que, lorsque le cavalier veut, il faut à tout prix, — à tout prix, entendez-vous, — que le cheval cède. Et j'ai souvenir d'avoir vu mainte fois ceci : Le cheval arrêté net, par un roulement de tambour qui épouvante son oreille, par une botte de paille ou un lambeau de tapis qui prend à ses yeux l'aspect d'un fantôme, et soudain, tournant bride et fuyant. Le maître le ramène, doucement il lui caresse la crinière, il l'approche lentement de ce qui l'épouvante, et le lance ; le cheval se cabre, se dresse, et, malgré le mors et la bride, tourne encore et fuit. Le maître ne se lasse pas, il revient une seconde fois, une troisième, vingt fois ; après les caresses, il essaiera de l'éperon, de l'éperon jusqu'au sang, s'il faut, mais le cheval cédera, il faut qu'il cède.

J'ai trouvé ce spectacle émouvant et beau. Moi, mon âne en pareil cas s'enracinait sur ses pattes tendues, et j'avais beau crier et battre, il ne démarrait pas ; il restait là les oreilles dans le cou, comme un roc. Si je tirais ou si je frappais trop fort, d'un tour de reins il me faisait passer par-dessus sa tête, et d'un œil narquois, me regardait



rouler devant lui... Je me sentais si profondément ridicule !... Mais que faire, j'avais à peine dix ans, je n'avais pas autant de force que mon âne !

Messieurs, dans la famille, le père, la mère représentent une majesté inviolable : l'autorité, le pouvoir, le droit. L'enfant de son côté, la soumission, l'obéissance et le devoir. Il faut, messieurs, il faut à tout prix, et toujours, il faut que l'enfant cède. Dussiez-vous vous y reprendre à vingt fois, il faut que l'enfant cède.

Ah ! Messieurs, que c'est donc chose désolante et risible à la fois d'entendre un père, une mère s'écrier hors d'eux-mêmes : " Mon fils, ma fille, je n'en suis pas maître : jamais je n'ai vu une tête d'acier comme la sienne. Personne n'en vient à bout : il me rendra folle ! " Mais c'est l'histoire de mon âne cela !... J'avais l'excuse de mes dix ans, moi, mais vous !... Qu'un âne jette par-dessus la tête un enfant, qui s'en étonnera ? Mais qu'un enfant, qu'un petit enfant fasse rouler par terre, vaincus et demandant grâce, son père et sa mère !...

Que vous manque-t-il donc ?... La force ! Cette force calme, sereine, qui ne crie pas, qui ne s'emporte pas, mais qui s'impose, sans jamais faiblir. C'est le maître qui, trois fois, dix fois, vingt fois, ramène son coursier sur place et ne se lasse pas. Il faut que l'enfant cède ! De gré ou de force il faut que l'enfant cède !... Il faut qu'il plie devant le devoir, son éducation est à ce prix... Si c'est vous qui cédez, si c'est vous qui pliez, il est perdu.

Et savez-vous ce qui vous arrête, savez-vous ce qui vous conduit à de si déplorables faiblesses, ce qui vous fait perdre votre enfant ?... C'est que vous ne savez pas vous résigner à le voir souffrir. Oh ! voir pleurer ce petit ! Oh ! lui enlever un dessert ou une friandise... il les aime tant !... O l'enfermer seul, il a si peur quand il est seul !... Oh ! le fouet !... le fouet !... c'est horrible ! Battre un enfant ! Non, plutôt mourir !... Sur quoi le petit s'appuiera pour faire le diable à quatre, et devenir l'insupportable créature qui s'appelle un garçon mal élevé."

Voilà nos erreurs et nos faiblesses. Pour y remédier, nous le voyons aisément, nous avons besoin de deux choses : la lumière de la sagesse pratique, une charité bien ordonnée. La lumière de la sagesse pratique, l'Évangile en est la source. C'est parce que nous ne le connaissons pas assez, parce que nous ne sommes pas pénétrés de ses divins enseignements que nous errons misérablement. Là se trouvent les principes de la vie chrétienne tombés des lèvres mêmes du divin Sauveur. Là se trouve le code des lois saintes qui doivent régir la famille. C'est donc là qu'il nous faut

puiser la véritable sagesse pratique. Et c'est ce que proclamait encore l'an dernier Notre Saint-Père Léon XIII quand il attachait des indulgences spéciales à la lecture méditée de l'Évangile. Voulons-nous un commentaire qui ait trait à l'éducation elle-même? La Lettre pastorale de nos Evêques nous en offre un excellent.

Et puis la charité bien ordonnée, patiente et forte, douce, humble et généreuse, c'est dans le Cœur de Jésus que nous devons aller la puiser comme dans sa source par la prière et les sacrements.

L. HUDON, S. J.

#### Prière quotidienne durant ce mois

Divin Cœur de Jésus, je vous offre par le Cœur immaculé de MARIE, les prières, les œuvres et les souffrances de cette journée, en réparation de nos offenses, et à toutes les intentions pour lesquelles vous vous immolez continuellement sur l'autel.

Je vous les offre en particulier pour que, dans les familles, l'éducation des enfants s'imprègne de plus en plus de christianisme.

*Résolution apostolique*: Procurer par la prière et par l'action, l'éducation chrétienne dans les familles.





SAINTE CÉCILE

*(Fête, 22 novembre)*



## AD MARIAM

---

### PRO DEFUNCTIS

Languentibus in Purgatorio,  
Qui purgantur ardore nimio  
Et torquentur gravi supplicio,  
Subveniat tua compassio.

Summi Regis Mater et Filia,  
Quæ, supplicii omnipotentia,  
Per Filium impetras omnia,  
Sis defunctis semper propitia.

Ad te, Pia, suspirant mortui,  
Cupientes cæ pœnis erui,  
Et adesse tuo conspectui,  
Æterni-que gaudiis perfrui.

Gementibus, Mater, accelera ;  
Pietatis ostende viscera.  
Illos JESUS per sua vulnera  
Ut sanare dignetur impetra.

Tu vera spes ad te clamantium,  
Ad te clamat turba sodalium  
Pro fratribus, ut places Filium,  
Et cœleste det eis præmium.

Fac lacrymæ quas bona respicis,  
Quas fundimus ad pedes Judicis,  
Mox extinguant vim flammæ vindicæ,  
Ut jungantur choris angelicis.

Et cum fiet stricta discussio,  
In tremendo Dei judicio,  
Judicanti supplica Filio  
Ut cum sanctis sit nobis portio.



## A MARIE

---

POUR LES ÂMES DU PURGATOIRE

De celui qui languit au fond du Purgatoire,  
Et qu'un feu dévorant, terrible, expiatoire,  
Tourmente sans pitié, Mère, sèche les pleurs,  
Et, pour gage d'amour, allège ses douleurs.

Du Souverain des cieux à la fois fille et mère,  
Par tes vœux maternels, par ton humble prière,  
Sur le Cœur de ton Fils ton Cœur est tout-puissant :  
Jette sur les défunts un œil compatissant.

Ecoute de nos morts la voix triste et plaintive :  
Leur délivrance hélas ! leur paraît trop tardive,  
Ils n'ont plus qu'un désir : aller te voir au ciel,  
Et se rassasier au banquet éternel.

Mère, console-les dans leur angoisse immense,  
Au plus tôt montre-leur tes trésors de clémence :  
Que, soumis à ta voix, le divin Rédempteur  
Daigne verser sur eux son sang réparateur.

Doux secours, ferme espoir de l'âme confiante,  
Entends de tes clients la foule suppliante :  
Apaise, tu le peux, le courroux de ton Fils,  
Et mène jusqu'au ciel nos frères, nos amis.

Souvent aux pieds du Christ nous répandons nos larmes,  
Et puisqu'alors ces pleurs à tes yeux ont des charmes,  
Puissent-ils étouffer les ardeurs de ce feu  
Qui retient nos défunts, captifs loin de leur Dieu.

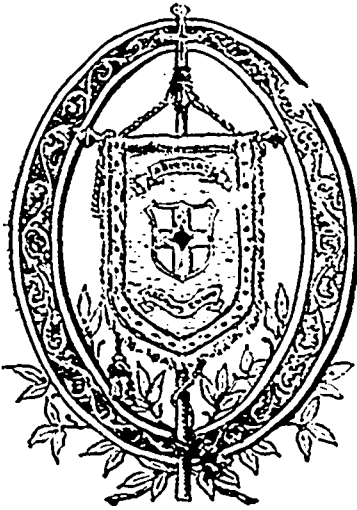
Et puis, quand sonnera cette heure redoutable,  
Où Dieu doit séparer le juste du coupable,  
Mère, demande alors au Juge, ton enfant,  
Qu'après Lui, vers les cieux, je monte triomphant.

L. D., S J.



## Commemoration des fidèles défunts

(2 novembre)



N sait que de tout temps les peuples ont manifesté leur foi à la vie future en priant pour les morts. L'Eglise a toujours encouragé cette pieuse pratique, et l'a consacrée de son autorité. Dans sa charité maternelle, elle ne pouvait oublier ceux de ses enfants que la justice divine retient dans le lieu de l'expiation. Aussi a-t-elle été inspirée d'instituer la fête de la commémoration des fidèles défunts.

Combien d'âmes délaissées gémissent au milieu des terribles brasiers du purgatoire ! Et qui songe à les secourir ? Parents et amis se rassurent trop facilement sur le sort de ceux qu'ils pleurent. Que de fautes

à expier dans une vie humaine ! Sans doute Dieu est infiniment bon et miséricordieux ; mais il est aussi infiniment juste. S'il ne punissait pas avec rigueur, s'il n'exigeait pas jusqu'à la dernière obole, sa justice ne serait qu'un vain mot. C'est surtout pour venir au secours des âmes les plus délaissées, que l'Eglise a institué la fête de ce jour, et qu'elle invite tous ses enfants à satisfaire généreusement pour les dettes de leurs frères. Hier elle exaltait la gloire de l'église triomphante, aujourd'hui elle soulage et abrège les peines de l'église souffrante. Après le premier élan d'allégresse qui suit la victoire, le soldat s'empresse de secourir ses compagnons frappés au champ d'honneur. Soldats de l'église militante, nous sommes tenus de répondre à l'invitation de notre mère. Nous y sommes tenus par le précepte de la charité, qui est la vie et l'aliment du christianisme. Or, cette vertu ne serait pas digne de son nom, si elle n'imposait pas comme premier devoir celui de venir en aide à ceux de nos frères qui sont tombés

dans la mêlée, et qui du séjour de l'expiation, élèvent vers nous leurs bras suppliants pour implorer notre pitié.

\* \* \*

Que ne fait pas l'Eglise pour les âmes du purgatoire ? Dans tous ses offices elle leur consacre un souvenir et une supplication. A peine un de ses enfants a-t-il rendu le dernier soupir, qu'elle le couvre du bouclier de la croix de JÉSUS, et qu'elle le fait reposer à l'ombre de ce bois rédempteur. Elle le reçoit au pied des autels, où le concert de tout un peuple fait monter vers Dieu le cri de miséricorde et de pardon ; elle offre pour ce fils bien-aimé la victime sacrée qui racheta le monde, et cette offrande d'un prix infini se renouvelle encore plusieurs fois dans la suite. Elle bénit une terre sainte séparée de la terre profane, pour y ensevelir des restes qu'elle a consacrés et rendus dignes de la résurrection glorieuse. Enfin que de secours l'Eglise prodigue aux saintes âmes en ouvrant à tous les fidèles le trésor des indulgences ! Le chrétien devient le dispensateur des miséricordes divines ; à lui l'insigne privilège de distribuer le prix des sueurs, des larmes et du sang de JÉSUS-CHRIST. Et pour cela quelles conditions a-t-il à remplir ? Ah ! les conditions sont si faciles ! l'acte le plus aisé, le plus ordinaire de vertu, une courte prière bien faite, une invocation, un acte d'amour, un signe de croix, une légère mortification, un sou mis dans la main du pauvre, enfin une de ces mille actions dont se compose la vie de chaque jour.

Cette charité de l'Eglise envers les fidèles trépassés n'est d'ailleurs que l'image et l'expression de la charité de N.-S. J.-C. Le Cœur infiniment compatissant de notre Sauveur pourrait-il ne pas désirer avec ardeur le soulagement de ces chères âmes qu'il a lavées dans son sang précieux, et qu'il a lui-même recouvertes de la robe d'innocence ? C'est bien lui, ce Cœur tout aimant, qui nous adresse cette plainte amoureuse : " J'ai cherché au jour de ma justice quelqu'un qui la désarmât, et qui, par ses prières, élevât une muraille entre mes coups et les coupables, et je ne l'ai point trouvé ." (Ezech. xviii, 5.)

\* \* \*

Et qui donc élèvera cette muraille de la prière, si ce n'est l'âme dévouée au culte du Sacré-Cœur ? Ce culte d'amour et de zèle ne peut pas ignorer la compassion envers les âmes du purgatoire. La vie de la Bienheureuse Marguerite-Marie en est une preuve remarquable.

L'un des traits les plus distinctifs de la grâce en elle, c'est sa vocation de *victime* pour l'Eglise souffrante. Plusieurs fois, elle fut *donnée* par le Cœur de JÉSUS à ces saintes âmes, afin de les aider à satisfaire

à la justice divine. Les saintes âmes du purgatoire, avec qui elle eut de si fréquents rapports surnaturels, lui demandaient avec ardeur, nous dit-elle, de répandre la dévotion au Sacré-Cœur, comme un remède nouveau et souverain à leurs souffrances.

L'exemple et le témoignage de celle qui a si bien compris les affections et les désirs du divin Cœur doivent nous être un puissant stimulant à nous dévouer pour le soulagement des saintes âmes. Voulo-nous que notre dévotion au Cœur de JÉSUS soit avant tout pratique, alimentons-la au foyer de la charité envers les amis du Sacré-Cœur, nos frères de l'Eglise souffrante. A nous de répondre au désir compatissant de notre divin Maître, à nous la noble et généreuse ambition de soulager leurs tourments et d'abréger leur exil. Elevons entre la justice divine et ses victimes la triple muraille de nos prières, de nos mortifications et de nos aumônes.

G. JEAN, S. J.

---

## Missions d'Alaska

---

UNE LETTRE DU R. P. JULES JETTÉ, S. J. (1)

Campement de pêche, près de Quishlok,  
sur le Kusilvak, delta du Yukon,

17 juillet 1899.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,  
La paix de N.-S.

Il y a longtemps que j'aurais commencé cette lettre, si je l'avais pu, mais j'ai été occupé au point que voici mon premier moment libre depuis avril dernier. Et d'abord,

---

(1) Cette lettre n'était pas destinée à la publicité : la grande modestie de l'auteur l'en eût bien gardé. Mais nous avons cru faire plaisir à nos lecteurs en la leur communiquant, avec l'autorisation préalable des Supérieurs. Tous, et particulièrement les amis de sa famille bien connue, liront avec intérêt ces pages qui respirent l'abnégation, l'esprit de sacrifice et le zèle dont le jeune missionnaire est animé.

—(NOTE DE LA RÉDACTION.)



merci pour vos nouvelles charités à mon endroit ; j'a trouvé en arrivant à St-Michel le *Dictionnaire* du P. Petitot, qui m'y attendait depuis l'automne sans que j'en aie rien su. Le Père y donne trois dialectes dont aucun n'est *ma* langue, mais dont un cependant possède plusieurs racines communes à ma chère langue *tena*. Quoi qu'il en soit, l'ouvrage me fournira des points de comparaison très intéressants et très utiles. Je vous en suis donc tout particulièrement reconnaissant comme d'ailleurs pour tout ce que vous avez fait et faites encore pour cette bénie mission, à laquelle j'espère bien être indissolublement attaché pour la vie. Faut-il vous dire que j'ai trouvé ce que je désirais : une vie de labeurs, de privations et de sacrifices, souvent avec peu de résultats appréciables, mais le plus souvent avec assez de consolation et de force pour aller généreusement en avant ? Je suis heureux, mon Révérend et bien cher Père, d'un bonheur intime et profond ; je me sens chez moi, à l'aise dans mon nouveau pays ; je me trouve en famille avec mes sauvages. Je les aime presque excessivement, peut-être un peu trop ; pourtant il y a un mot de saint Paul dans l'épître que nous lisons à la messe de saint Jean-François Régis, qui me rassure : *tamquam si nutrix foveat filios suos*. Oul je les aime, et, bien plus, je crois que j'en suis aimé. Combien cette pensée me console. Si cela est vrai, je suis presque sûr de pouvoir leur faire du bien, de n'être pas incapable de travailler auprès d'eux. L'an prochain, l'hiver prochain déjà, je parlerai leur langue. Je la parle déjà quelque peu, ou plutôt je l'écorche, car je ne peux pas encore faire usage des verbes qui en sont la partie essentielle, mais d'une richesse et d'une précision et d'une délicatesse de touche incroyable. Par bonheur il y a beaucoup de verbes incomplets, dont je puis user sans trop de travail, mais le verbe complet me présente, lorsque je veux exprimer par exemple que *je donne* (au présent) *quelque chose à quelqu'un*, au moins 240 formes entre lesquels j'hésite pendant au moins cinq minutes chaque fois avant de faire un choix qui

est rarement le bon. Faut-il vous en donner un échantillon ? J'é craindrais que cela ne vous intéresse pas assez, et puis j'ai tant d'autres choses à dire.

Et d'abord... me voici momentanément déchargé de ma supériorité de Nulato ; plaise à Dieu que ce soit pour tout de bon. J'ai passé un hiver studieux, travaillant, bûchant la langue avec d'autant plus d'ardeur que le bon Père qui la parle, était hors d'état de me rendre de sérieux services. D'ailleurs il a dû passer presque tout le temps en excursions aux environs : notre mission s'étendant à 75 milles au-dessous et indéfiniment (pratiquement à 120 milles) au-dessus de Nulato. Pendant ses absences, je restais en compagnie du P. Perron aussi jeune et aussi nouveau que moi, chargé du soin de Nulato et des environs. Je sortais à peu près tous les jours, pour affaires ; plus souvent pour visiter les malades et distribuer quelques remèdes, parfois pour un peu de ministère. Jamais moins de six milles à pieds, souvent douze, parfois vingt. Je me suis familiarisé avec l'attelage du pays, les fameux chiens, d'abord dans une petite course de 25 milles à Menilradzator, faite en compagnie du P. Ragaru et de deux sauvages, puis dans une longue course à Holy Cross (250 milles) où j'ai dû aller à la fin de l'hiver pour consulter mon supérieur, le R. P. Crimont, au sujet d'une construction que j'ai fait exécuter à Nulato pour y loger les sœurs de Sainte-Anne. Cette fois j'étais seul avec un de mes bons sauvages de Nulato, Gabriel, un de mes meilleurs amis. Nous avons pris six jours et demi à nous rendre, émerveillant les *anciens* par une course si rapide. J'ai payé pour ce succès passager, car j'avais trop fatigué mes chiens, et comme nous étions à la fin des voyages d'hiver (commencement de mai), j'ai dû rester à Holy Cross jusqu'au premier bateau, sur lequel je suis remonté à Nulato.

Après une journée consacrée aux affaires urgentes je reprenais le "*Saint-Joseph*," dont je suis hélas ! capitaine... et je revenais à Holy Cross. De là avec une nouvelle équipe nous allons à 25 milles chercher du bois pour le

P. Crimont qui voudrait bien bâtir une église à Holy Cross l'hiver prochain. Cela nous prit une semaine, et encore le P. Crimont nous fit-il revenir avant la tâche terminée, crainte de manquer la pêche. Après une journée et demie à Holy Cross nous repartions, le P. Crimont et le P. Post à bord, avec quinze des garçons et environ treize des filles de l'école, plus deux Sœurs de Sainte-Anne, sans compter deux frères coadjuteurs et cinq sauvages et métis, pour la pêche. Nous arrivions au camp deux jours plus tard. C'est ici que nous prenons le poisson qui fera une bonne partie de notre nourriture de l'hiver (le souper, du moins, est de poisson à peu près d'un bout à l'autre de l'année). Nous en avons pris peu jusqu'ici, la saison n'était guère favorable. Une seule bonne journée nous a donné 300 individus, mais nous avons eu une journée de 27 seulement, à peine assez pour nous nourrir ce jour-là. C'est du saumon, de trois espèces différentes : un très gros d'environ quatre pieds de long, le "*king salmon*" (*kal*, dans *ma* langue ; *l* représente l'*l* palatale, dont les Welshes font usage, entre autres peuples européens), le "*silver salmon*" (*sanlara*, avec l'*r* grasseyé doux) et le "*dog salmon*" *nulara*, même *r*). Ces deux derniers sont de dimensions ordinaires, deux à trois pieds, et pas toujours faciles à distinguer l'un de l'autre. C'est du mot *nulara* qu'est dérivé *Nulato*, proprement *Nulator* (toujours l'*r* grasseyé) qui signifie l'endroit du *dog-salmon*, "*dog fish place*." Il faut savoir que la plupart des mots *tena* ont un *a* final très mobile qu'ils prennent ou perdent à volonté, et qui par conséquent ne porte jamais l'accent. A cause de cette dernière circonstance cet *a* tombe en composition (sauf devant *y*, où il s'adoucit en *e* muet, ou s'assimile, quand il y a lieu, à la voyelle précédente). — Il nous vient aussi de *nulara* avec le suffixe *tor* (lequel marque le *temps* ou bien le *lieu* dans lequel on est) *nulartor* ; mais deux syllabes consécutives finissant par l'aspirée gutturale *r* sont trop dures à l'oreille délicate de nos sauvages (car la chute de l'*a* final transforme la douce en forte, et

réciiproquement), on supprime donc le premier *r* et on dit *Nulator*, d'où les blancs ont fait *Nulato*, et cela veut dire "au temps du nulara" ou bien "à la place du nulara" — c'est évidemment ce dernier sens qui convient au nom de de mon village. Il va sans dire que dans toutes nos écritures, *n* se prononce *ou* comme dans la plupart des langues européennes.

Voilà au moins une jolie digression linguistique que vous me pardonnerez, j'espère, mon Révérend Père, en considération de la précipitation avec laquelle j'écris.

Cinq jours après notre arrivée ici, je repartis en compagnie du R. P. Crimont et d'un sauvage, espérant bien cette fois être débarrassé du "*Saint-Joseph*" pour un mois au moins. Nous étions en *baidarka*, canot indigène à trois ouvertures. Après trois jours de vigoureux efforts d'avirons, nous arrivions à Andreaffski (environ 90 milles). Le P. Crimont, qui n'est point si jeune, était épuisé. De là par le premier bateau nous descendons en hâte à St-Michel, où nous passons trois jours à expédier des affaires avec l'*Alaska Commercial Company*, incessamment interrompus par un torrent de visiteurs plus inutiles les uns que les autres. C'est là que je trouvai, grâce à votre inépuisable charité, le Dictionnaire-grammaire du P. Petitot, auquel je n'ai pu consacrer jusqu'ici que quelques heures d'une lecture assez hâtée. Vers la fin du troisième jour je repars en steamer (au Canada, on appelle ceux-là des *steamboats*, mais ici tous s'appellent *steamers*), mais avec la *baidarka*, pour le campement. Il s'agit de prévenir les gens du campement que le P. Crimont envoie du sel, et d'autres articles nécessaires par un des steamers qui vont suivre, et qu'il faut que nous soyons campés d'avance pour attendre ces objets à l'endroit où le steamer (le, ou la "*Bella*") pourra les déposer, soit, à 25 milles de notre campement actuel. Arrivé au point voulu, l'embouchure de l'*Aprokar* (toujours l'*r* grasseyé, bien que ceci soit non plus du *tena* mais du pur eskimo), je me fais mettre à l'eau — pas à terre

—dans ma baidarka. Un jeune missionnaire protestant qui m'avait prêté dès le départ un bon paletot pour me défendre du froid (car nous sommes en Alaska) assistait très ému à mon transbarquement. Pardonnez si je parle un peu sauvage.

Me voilà parti. Seulement, comme je ne connaissais point l'*Aprokar*, qui est un chenal (un *slough* — prononcez à la française, — comme par ici), je me trompe de route et je prends un autre *slough*. Le P. Crimont m'avait dit : l'*Aprokar* n'a que 10 milles environ, et bien que le courant soit rapide, au bout de cinq heures vous en serez certainement sorti ; alors vous vous retrouverez facilement. Et voilà que je manie l'aviron pendant huit bonnes heures sans sortir du chenal où je me suis engagé. Pour comble, je n'avais qu'un déjeûner, dont j'ai disposé presque au départ. Me voilà donc en bonne condition pour remercier le bon Dieu et prier. Ce que je fis consciencieusement, tout en me laissant dériver, et sommeillant de temps à autre jusqu'à ce que je fusse revenu au point de départ. Là par bonheur je trouve deux familles campées sous une grande *baidarra* (*umiak*, ou bateau de peaux découvert, fait comme les nôtres) à demi renversée. Incapable de parler leur langue je demande distinctement l'*Aprokar* ; on me le montre et je comprends mon erreur. Ensuite, par signes, je demande à manger. On me donne, sur un plat de bois, six gros morceaux de saumon bouilli dans une eau très salée. J'en avale cinq en un clin-d'œil. Voyant mon appétit, mes hôtes font bouillir encore un jeune brochet et me le donnent tout entier, insistant pour que je le prenne, et m'assurant par signes qu'ils ont bien soupé. J'avale aussi le brochet. Ensuite l'un d'eux m'offre à m'accompagner avec son *kayak* jusqu'à l'autre extrémité de l'*Aprokar*, moyennant cinq piastres. C'était beaucoup, mais comment refuser ? J'accepte donc, et nous partons, à huit heures du soir.

Chemin faisant, je découvre que mon guide, à part quelques mots d'anglais, possède aussi un vocabulaire fort res-

treint de *tena* ; nous cautions donc et je prends ma première leçon d'eskimo. A onze heures et demie (il n'y a pas de nuit à cette époque de l'année) nous arrivons enfin à l'entrée de l'*Aprokar*. Je crois bien qu'il y a plus de 10 milles. Je congédie mon compagnon, en refusant cette fois le plat de saumon bouilli qu'il a apporté à mon intention et je continue à naviguer jusqu'à minuit et demi. Alors sentant que la fatigue me gagne, je me rapproche de terre, je plante mon aviron dans la boue du rivage, j'y attache ma baldarra, et je m'y glisse pour dormir. Ces bateaux couverts sont excellents pour cela. Je dormis donc d'un bon sommeil. Mais le vent et la marée secouèrent un peu l'aviron que j'avais imparfaitement fixé dans la boue de la grève et quand je m'éveillai à quatre heures du matin, je redescendais l'*Aprokar*, traînant à ma suite l'aviron auquel par bonheur j'avais solidement fixé ma corde. Cela me fit vite secouer le sommeil. En une heure, je regagnai le chemin perdu ; un peu plus loin j'entrai dans le courant du Kusilvak qui me portait vers mon but, et quoique le vent me fût contraire et que les vagues fussent grosses, vers huit heures, j'arrivais au campement.

Deux jours après je repartais pour aller attendre le P. Crimont, ou bien lui dire que nous n'avions que faire de sel, en ayant déjà acheté à un poste voisin. J'avais deux compagnons, un eskimo et un métis. Nous campâmes un jour et demi. Et voilà qu'un steamer passant, s'arrête tout près pour prendre du bois. C'est un des bateaux de l'A. C. Co., par conséquent je suis chez moi, et j'y voyage gratis. Je laisse mes compagnons et je pars. Le lendemain midi j'arrive à St-Michel ; j'y trouve le P. Crimont, qui insiste pour que nous recevions les articles, au sujet desquels il a déjà fait tous les arrangements. Même course : on dépose les objets sur la rive auprès de l'*Aprokar*, où je les laisse à la garde de Dieu et des bons anges, et je pars cette fois en *kayak* (une seule ouverture) pour le campement. Et ainsi de suite, mon Révérend Père. Je serais interminable si je

vous racontais tout cela en détail, et cependant il faut bien vous en dire quelque chose pour vous expliquer comment je n'ai pas écrit plus tôt et comment je puis déjà travailler quelque peu dans ma bénie mission d'Alaska. Sans doute je serais plus consolé si tous ces voyages étaient immédiatement pour quelques ministères spirituels, mais je ne puis prétendre à cela que lorsque je saurai parler un peu mieux ; et puis quand je ne ferais ici que l'ouvrage d'un frère coadjuteur, ne serait-ce pas encore un grand honneur pour moi de pouvoir ainsi servir N.-S. et les siens.

Que vous dire de notre Mission ? il y a beaucoup à faire et peu de ressources. Les hommes nous font défaut. Il n'y a pas à faire fond sur les sauvages et les métis. Il nous faudrait des frères coadjuteurs, en assez grand nombre pour suffire aux travaux des résidences sans le secours des étrangers. Il nous faudrait quelques bonnes têtes, des hommes d'administration, ayant du savoir-faire, de l'énergie, pour organiser bien des choses et décharger un peu ceux qui sont surchargés. Mais le bon Dieu voit nos besoins, et je suis sûr qu'il nous enverra le secours en temps opportun.

Le climat n'est pas dur, sauf ici près de la côte. L'hiver à Nulato plus encore qu'à Holy Cross est sec et sain. Les consommateurs, peu nombreux, à mon avis, y vivent comme ailleurs, quelques-uns jusqu'à soixante ou soixante-dix ans, par exemple un bon vieillard que j'ai administré à la fin d'avril. La côte ou la région des eskimos est humide et malsaine ; il en est ainsi de tout le delta du Yukon. Il y a des eskimos le long du Yukon jusqu'à Paimiut, village situé entre la Mission Russe et Holy Cross. Avec Holy Cross commencent les Tena, mais le dialecte qu'ils parlent n'est qu'une grossière ébauche de la langue raffinée qui se parle depuis Karoihtokakat, et spécialement, dans toute sa pureté, à Nulato et le long du Kayukuk. En voilà bien assez pour aujourd'hui, mon Révérend et bien cher Père. J'ai voulu profiter du premier moment libre pour donner signe de vie et de reconnaissance . . . . .

. . . . .

Je n'oublie pas non plus tous ceux qui ont été si bons pour moi et qui prient encore pour moi là-bas. ....Je me recommande aux prières de tous. A bientôt, si le bon Dieu le permet.

De votre Révérence,  
le serviteur indigne et reconnaissant en N.-S.

JULES JETTÉ, S. J.

---

## Le Vén. Claude de la Colombière

---

RELATION D'UNE GRACE OBTENUE PAR SON INTERCESSION



NOUS recommandons vivement à tous les membres de l'Apostolat zélés pour la gloire du Sacré-Cœur de JÉSUS, la cause du Vénérable Père Claude de la Colombière. Plusieurs pensent que le jour n'est pas éloigné où l'illustre ami du Sacré-Cœur recevra les honneurs de la béatification. Hâtons par de ferventes prières ce jour heureux. Puisse la relation suivante, publiée récemment dans le *Messenger* de Rome, augmenter la confiance de nos lecteurs et les animer à faire quelque chose pour glorifier le grand Serviteur de Dieu !

Au mois de juillet de l'année 1896 je me trouvais au Séminaire des Missions, à Soresina (prov. de Crémone, Italie). J'eus alors le poumon droit attaqué par une *pneumonie aiguë* qui offrait des symptômes jugés graves par les médecins. Je dus garder le lit un mois entier.



Mais bientôt le mal parut changer de nature et dégénéra en une affection pulmonaire périodique marquée par une respiration très pénible, une toux continuelle, la perte de l'appétit et une fièvre qui en me consumant m'affaiblissait considérablement. En novembre, Dieu permit qu'un célèbre médecin m'administrât un remède très efficace. Il me sembla avoir recouvré la santé et je crus l'ulcère du poumon cicatrisé. Il me restait bien encore, cependant, une toux légère. Or, au mois de mars 1897, une forte hémorrhagie pulmonaire vint subitement dissiper mes illusions. Une seconde se produisit au mois de juin suivant et en même temps se déclara une forte fièvre qui me mit dans le plus triste état. Cette crise toutefois se passa aussi. Mais examiné alors avec beaucoup de soin par plusieurs médecins — parmi lesquels était une célébrité d'une ville voisine — tous déclarèrent à l'unanimité que j'avais le poumon lésé, les bronches attaquées par la même maladie, et que le cas était incurable. Et en effet mes forces déclinaient sensiblement, au point qu'en septembre de la même année je ne pouvais monter les escaliers sans beaucoup de difficulté, ni sans me sentir très oppressé. En outre de continuel désordres intestinaux et des douleurs d'estomac semblaient m'indiquer qu'il ne me restait plus que peu de temps à vivre. Ce fut alors que mes supérieurs et mes confrères m'engagèrent à m'unir à eux pour une Neuvaine au Vénérable P. Claude de la Colombière, afin d'obtenir ma parfaite guérison. La Neuvaine se fit avec beaucoup de ferveur ; ces prières que l'or très pur de la charité rendaient agréables au ciel touchèrent le cœur de notre céleste patron. Le premier Vendredi d'octobre, jour où la Neuvaine finissait, j'eus la joie de ressentir les premiers effets de la puissante intercession du Vénérable Serviteur de Dieu : j'éprouvai dès lors un mieux très sensible qui alla en s'accroissant chaque jour. Je fus bientôt en état de suivre la vie commune. Actuellement, je suis délivré entièrement de ma toux, je ne ressens aucune douleur à la poitrine, et je puis me livrer à l'étude et faire de longues promenades sans fatigue. Mon médecin, que cette guérison si inattendue étonne extrêmement, n'en trouve pas d'autre explication que celle-ci : Dieu est le maître de la vie et de la mort.

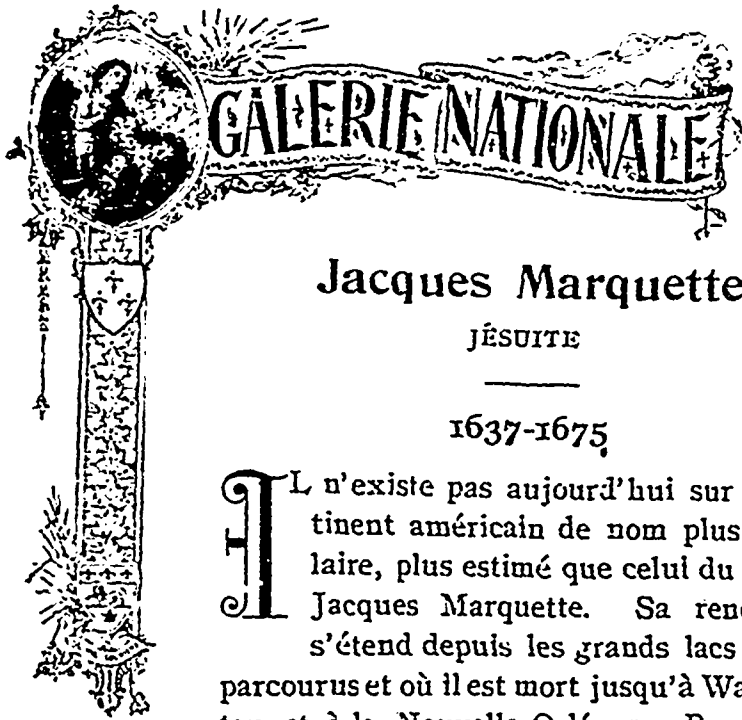
Un cœur en argent a été suspendu à l'autel du Sacré Cœur de Jésus dans la chapelle domestique, comme un faible témoignage de ma vive et éternelle reconnaissance envers mon céleste bienfaiteur.

J'ai écrit cette courte relation dans l'espoir d'exciter par là quelques-uns à recourir à sa puissante protection, et, aussi, de contribuer à la glorification du célèbre Serviteur de Dieu.

FRANCESCO TOVINI, S. J.



STATUE DE MARQUETTE  
(Par TRENTANOVE)  
Placée au Capitole de Washington.



## Jacques Marquette

JÉSUIITE

1637-1675

**I**L n'existe pas aujourd'hui sur le continent américain de nom plus populaire, plus estimé que celui du jésuite Jacques Marquette. Sa renommée s'étend depuis les grands lacs qu'il a parcourus et où il est mort jusqu'à Washington et à la Nouvelle-Orléans. Pourtant il n'avait pas recherché la gloire, cet humble disciple de Loyola. Simple prêtre dans la grande et noble armée des missionnaires que la France prêtait ou donnait à sa colonie peuplée de hordes sauvages, Marquette vivait bien modestement dans sa mission de Saint-Ignace de Michillimackinac, où il faisait beaucoup de bien sans beaucoup de bruit, lorsqu'il reçut du gouverneur Frontenac la demande de joindre ses efforts et ses connaissances géographiques au courage et à l'énergie de Louis Jolliet pour parvenir à la connaissance de cette rivière immense dont on n'avait pu atteindre les rivages.

Jacques Marquette était, à cette époque, âgé de trente-six ans. Malgré la faiblesse de sa complexion, il n'hésita pas un instant à obtempérer au désir du gouverneur de la Nouvelle-France. Pour lui, il y avait plus que la découverte d'un fleuve : " ce que je désire, écrivait-il à son supérieur le P. Dablon, c'est aller chercher vers la mer du sud de nouvelles nations, et qui nous sont inconnues, pour leur faire

connaître notre grand Dieu qu'elles ont jusqu'à présent ignoré."

Jolliet, Marquette et cinq autres Français partirent le 17 mai 1673 de Michillimakinac, et le 15 juin ils apercevaient la fameuse rivière que les sauvages appelaient Mississipi, c'est-à-dire la grande rivière, nom qui lui est resté après avoir porté ceux de Buade et de Colbert. Nos voyageurs descendirent le fleuve jusqu'à une distance d'environ cinquante lieues de son embouchure. Puis, rebroussant chemin, ils arrivèrent à la baie des Puants à la fin de novembre. Partout sur leur route ils avaient fait la rencontre de sauvages au naturel assez doux, hospitaliers. Le Père Marquette remarqua surtout les Illinois chez qui il crut reconnaître plus de dispositions à recevoir la bonne nouvelle. Ces peuples, en effet, étaient d'une docilité particulière qui leur fit accepter d'emblée les enseignements de la foi catholique.

Aussi dès l'année suivante, le Père Marquette obtint de ses supérieurs la permission d'aller fonder une église au milieu de la nation illinoise. Il partit de la baie des Puants au mois de novembre 1674, avec deux Français de ses meilleurs amis, bien déterminé à jeter en terre une semence que d'autres seraient appelés à faire germer et mûrir. Car le brave missionnaire se sentait déjà atteint fatalement. La maladie l'arrêta en chemin, et les voyageurs durent passer trois mois de privations et de misères de toute nature, en attendant que le missionnaire eût pris assez de force pour aller plus loin. Enfin, le 29 mars, l'on put continuer et atteindre le bourg des Illinois. Le Père y fut reçu comme un envoyé du Ciel. Après avoir conversé avec les anciens, il convoqua toute la tribu à une assemblée générale, en rase campagne, afin de pouvoir parler publiquement à tous. L'auditoire se vit bientôt composé de plus de deux mille sauvages assis en rond sur des nattes et des peaux d'ours. Le Père leur expliqua les principaux mystères de notre religion ; puis il leur prêcha JÉSUS crucifié ; et il termina la cérémonie par la célébration de la messe. Trois jours après,

qui se trouvait le jour de Pâques, il célébra de nouveau le saint sacrifice, et il donna à cette mission le nom de la Conception Immaculée de Marie.

L'impression que laissa le Père Marquette au milieu des Illinois fut des plus heureuses. Ces pauvres Indiens ne savaient comment lui exprimer leur bonheur et leur admiration. Aussi ne le laissèrent-ils s'en aller qu'avec le plus grand regret. Il fallut leur promettre de revenir aussitôt que sa santé lui permettrait un nouveau voyage. Mais la Providence avait décrété autrement. Le missionnaire put arriver péniblement jusqu'au lac des Illinois (Michigan) et là, à bout de forces, il avertit ses compagnons que sa dernière heure approchait. Il leur marqua le lieu où il voulait être enterré, la manière dont il voulait être enseveli, et la marque qu'il fallait mettre pour reconnaître l'endroit où ses restes seraient déposés. Ses compagnons construisirent une cabane d'écorce, et ils le couchèrent les yeux tournés vers le lac. Il voulait, disait-il, mourir comme saint François-Xavier, qu'il avait choisi comme modèle de sa vie et de sa mort. Dans sa vie il l'avait imité non seulement par la diversité des langues qu'il avait apprises, entre autres l'Algonquine, la Huronne et l'Illinoise, mais aussi par l'étendue de son zèle, qui l'avait poussé jusqu'à ce *Far West* où jamais le nom de JÉSUS-CHRIST n'avait été prononcé. Enfin le vertueux missionnaire rendit sa belle âme à Dieu le 18 mai 1675, sur les bords d'une petite rivière qui porte aujourd'hui son nom.

“ Nous aurions bien des choses à dire des vertus de ce généreux missionnaire, lisons-nous dans la Relation de 1673-1678 ; de son zèle qui lui a fait porter la foi si loin et annoncer l'évangile à tant de peuples qui nous étaient inconnus ; de sa douceur qui le rendait aimable à tout le monde, et qui le faisait tout à tous, Français avec les Français, Huron avec les Hurons, Algonquin avec les Algonquins ; de sa candeur d'enfant pour se découvrir à ses supérieurs et même à toute sorte de personnes avec une

ingénuité qui gagnait tous les cœurs ; de sa chasteté angélique, de son union continuelle avec Dieu. Mais celle qui a prédominé était une dévotion tout à fait rare et singulière à la Sainte Vierge, et particulièrement envers le mystère de l'Immaculée Conception. Il y avait plaisir de l'entendre parler ou prêcher sur cette matière ; toutes ses conversations et ses lettres avaient quelque chose de la Sainte Vierge Immaculée, c'est ainsi qu'il la nommait toujours. Il a jeûné depuis l'âge de neuf ans tous les samedis, et, dès sa plus tendre jeunesse, il a commencé à dire tous les jours le petit Office de la Conception, inspirant cette dévotion à tout le monde. Quelques mois avant sa mort, il disait tous les jours avec ses deux hommes une petite couronne de l'Immaculée Conception qu'il avait inventée. Il n'a jamais manqué de dire la messe de la Conception, ou du moins l'oraison, quand il l'a pu. Il ne pensait presque à autre chose jour et nuit ; et pour nous laisser une marque éternelle de ses sentiments, il a voulu donner le nom de la Conception à la mission des Illinois. Une si tendre dévotion envers la Mère de Dieu méritait quelque grâce singulière ; aussi lui a-t-elle accordé la faveur qu'il avait toujours demandée de mourir un samedi, et ses deux compagnons ne doutent point qu'elle se soit fait voir à lui à l'heure de la mort, lorsque après avoir prononcé les noms de JÉSUS et MARIE, il haussa tout d'un coup les yeux attachés sur un objet qu'il remarquait avec autant de plaisir et avec une joie qui paraissait, sur son visage ; et ils eurent alors cette impression qu'il avait rendu son âme entre les mains de sa bonne Mère."

"Ainsi se termina dans le silence des forêts la vie d'un homme dont le nom retentit aujourd'hui plus souvent dans l'histoire que celui de bien des personnages qui faisaient alors du bruit sur la scène du monde, et qui sont pour jamais oubliés."

Tel est le langage de l'historien Garneau.

L'honorable M. Washburne, ancien ministre plénipotentiaire des États-Unis à Paris, s'écriait en 1878 : "Cet

homme s'est frayé un chemin dans des terres inconnues, au milieu des dangers de toute sorte, à travers des populations sauvages, sans crainte des privations et des maladies, pour planter le drapeau de la civilisation au nom de cette belle France qu'il aimait tant."

Nous pourrions multiplier des témoignages d'une égale valeur et citer, entre autres, ceux de Parkman, de Jared Sparks, de Bancroft, et d'historiens américains qui ne tarissaient pas en éloges sur le compte du Père Marquette. Nous détacherions de belles pages à ce sujet, si le cadre de cette biographie ne nous restreignait à de modestes proportions.

Trois sanctuaires ou lieux de pèlerinage existent dans le Wisconsin qui semblent tirer leur origine de la dévotion publique au Père Marquette : ces lieux s'appellent Holy Hill, la Chapelle-*in-Peninsula* et Sainte-Marie-*ad-Fontem*.

Holy Hill est considéré comme un des lieux privilégiés des fervents intercesseurs du Père. On s'y rend de tous les coins du pays, et à Cedarburg, comté d'Ozaukee, où se dresse la montagne sainte, le religieux jouit d'une grande réputation de vertus. La tradition veut que le Père ait fait l'ascension de cette montagne.

La Chapelle-*in-Peninsula* est située entre la Baie Verte (*Green Bay*) et le lac Michigan. L'endroit précis porte le nom de Robinsouville, dans le comté de Brown. Des sœurs franciscaines belges y tiennent un orphelinat, et les Pères de Saint Norbert desservent l'église. Bien que le Père Marquette fasse sentir sa merveilleuse influence sur les pieux catholiques qui font ce pèlerinage, rien ne prouve qu'il ait foulé de son pied d'apôtre la péninsule en question.

Sainte-Marie-*ad-Fontem*, située dans le township de Sainte-Marie, comté et diocèse de *Green Lake*, sur les bords de la rivière Fox, est la plus importante et la plus populaire des trois localités que le Père Marquette semble avoir prises sous sa protection. Princeton est la ville la plus rapprochée de Sainte-Marie : le parcours est d'une demi-lieue seule-

ment. Lorsque Mgr Martin Henni, premier évêque du Wisconsin, bénit l'église de Sainte-Marie, en 1861, il n'y avait alors qu'un petit groupe d'habitants autour de la chapelle. Mais le gouvernement de l'Etat n'ayant pas jugé à propos de prolonger la voie ferrée au-delà de Princeton, ces mêmes habitants ont pris le parti d'aller en ville pour y gagner leur vie. De sorte qu'aujourd'hui Sainte-Marie serait absolument désertée, s'il n'y avait la chapelle et la fontaine qui donnent aux ruines environnantes une apparence moins lamentable. L'eau de la fontaine est réputée merveilleuse par un grand nombre de personnes atteintes de maladie spirituelle ou corporelle. La tradition veut que le Père Marquette l'ait bénie en l'honneur de la Sainte Vierge. La chapelle est en briques ; elle n'a pas de clocher, mais une croix sur le pignon de la façade principale. En y entrant le pèlerin aperçoit une grande et belle statue de l'Immaculée Conception ; elle sert de couronnement au maître-autel. Cette statue a quatre pieds et huit pouces, de même dimension que celle de la cathédrale de New-York. Dans une des chapelles latérales l'on remarque un tableau à l'huile qui représente le Père Marquette près de la fontaine, faisant ses adieux à un groupe de sauvages et leur montrant dans la nuée la Madone et l'Enfant-Jésus.

La chapelle Sainte-Marie-*ad-Fontem* est un lieu de pèlerinage assez fréquenté. On y a vu jusqu'à quatre cents personnes dans la même journée. Voici dans quel ordre se font ces pèlerinages. Les confessions d'abord, puis la grand'messe, suivie d'un sermon. Enfin la procession se met en marche, la croix et la statue de la Madone en tête. On se rend au cimetière en chantant l'*Ave Maris stella*, et du cimetière à la fontaine, qui se trouve de l'autre côté de la rivière Fox. La procession se subdivise alors : les uns traversent la rivière sur de petites embarcations, les autres attendent dans la prière et le recueillement que la procession reprenne son cours. Tous ensemble se dirigent vers la chapelle, où l'on offre à la vénération publique une relique précieuse.



La fontaine a été construite aux frais des catholiques de Philadelphie, de l'Iowa, du Dakota et du Wisconsin. On assure que son eau possède par elle-même, en dehors de toute intervention surnaturelle, une efficacité indéniable dans certaines maladies. L'on croit aussi qu'elle a une vertu miraculeuse, due à la bénédiction qu'elle a reçue du Père Marquette. Plusieurs cas de guérison extraordinaire seraient inexplicables autrement. Le Père Charlevoix mentionne cette fontaine pour son eau merveilleuse. Le même religieux, parlant de la réputation de sainteté du missionnaire jésuite, prétend que " plusieurs de ceux qui se trouvaient en danger sur le lac Michigan ont assuré qu'ils se croyaient redevables à l'intercession du Père Marquette d'avoir échappé à de très grands périls."

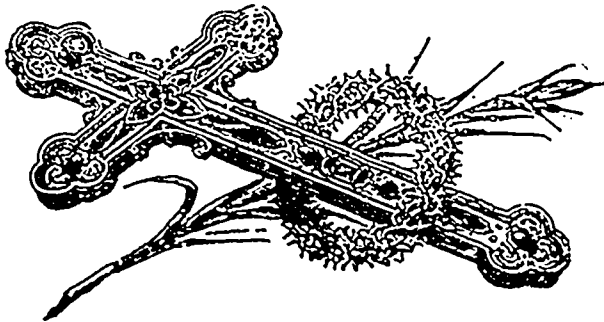
Au Wisconsin le P. Marquette est en profonde vénération. On rapporte qu'au mois d'août 1890, la veille de la fête de l'Assomption, un citoyen des environs de Sainte-Marie-*cd Fontem*, s'en revenant de son ouvrage, aperçut dans la direction de la chapelle, au-dessus de la rivière Fox, la Madone avec l'Enfant-Jésus dans ses bras, entourée d'un nuage lumineux. A la vue de ce phénomène étrange, l'homme tomba à genoux et pria jusqu'à ce que la vision s'évanouit. Ce citoyen jouit d'une excellente réputation : on le dit très honnête et pieux. C'est un vieillard parfaitement connu là-bas pour son intégrité et sa parfaite véracité. Son nom n'a été révélé qu'à deux prêtres et une religieuse, et nous tenons ce fait de l'un des deux prêtres.

Que cette apparition soit vraie ou fausse, il nous est permis de croire que l'atmosphère de Sainte-Marie est imprégnée de merveilleux. Comment expliquer les témoignages des personnes guéries au cours d'un pèlerinage, des protestants convertis sur place, des brebis égarées revenues au bercail ? Comment expliquer ce courant d'idées à la gloire d'un humble missionnaire disparu depuis deux siècles un quart ? Des villes, des rivières, des comtés portent son nom, de par l'autorité de gens remplis de préjugés contre les

catholiques. Des fêtes sont instituées en son honneur, dans le Michigan, le Wisconsin, l'Illinois et l'Indiana. Son portrait en grand orne des salles publiques à Chicago, à Milwaukee et à Saint-Louis. Sa statue décore les places publiques dans plusieurs villes américaines, et même le Capitole de Washington a vu récemment ouvrir ses portes à une statue de l'illustre découvreur du Mississipi, de l'apôtre des sauvages occidentaux, du saint jésuite que les historiens, protestants comme catholiques, ont rendu populaire dans toute l'Amérique du Nord. Rendons hommage au patriotisme éclairé et à la reconnaissance de ceux qui ont pris part à ce mouvement, tout à l'honneur du Père Marquette. Une nation qui travaille à la glorification de ses enfants ou de ses bienfaiteurs, se grandit aux yeux des autres peuples.

Nous, Canadiens-Français, pourrions-nous rester indifférents ou froids en présence de ce qui se passe aux États-Unis? Nous ne le croyons pas. Au contraire nous comptons que ceux qui liront cette esquisse biographique feront des vœux et prieront pour que l'Église ajoute un jour au catalogue des saints, qui forment sa plus belle couronne, le nom glorieux de Jacques Marquette.

N.-E. DIONNE.





## A propos de science musicale <sup>(1)</sup>

(Suite et fin)



À troisième *Etude*, on l'a dit précédemment, traite au long la question particulièrement controversée du rythme dans la musique grégorienne. *Particulièrement controversée* n'est pas trop fort, quand on considère les débats plus ou moins animés qu'elle a suscités, surtout dans ces dernières années.

Imparfaits qu'ils étaient, les signes usités à l'origine de la notation musicale exigeaient un complément d'enseignement oral. Cette tradition s'étant dans le cours des siècles insensiblement altérée puis définitivement perdue, il en est résulté une incertitude qui donne lieu à des interprétations diverses, lesquelles à leur tour provoquent des discussions plus ou moins vives.

Se figure-t-on une mélodie de Mendelssohn ou de Gounod tombée aux mains d'un musicien arabe ou chinois qui la *taillerait* à sa fantaisie, afin de l'adapter au goût de sa nation? Quelle allure auraient ces débris informes? Eh! bien, c'est un peu l'aventure de notre plain-chant actuel. Des réformateurs maladroits et ignares avaient imaginé de le corriger. Peu au courant de ses exigences et de sa nature ils tranchèrent ici et là, suivent le goût de l'époque, et la polyphonie se mettant de la partie, on en vint à ce chant lent et uniforme, — *planus cantus*, plain-chant, — que caractérise l'absence de tout rythme. Longtemps ce fut un principe indiscutable que les mélodies grégoriennes ne sont pas susceptibles de rythme, et cette théorie malencontreuse nous vaut ces *exécutions* — le terme est admirable de justesse ici — dont on nous fatigue les oreilles presque partout encore aujourd'hui. — Non, certes! au chant grégorien dès son origine il ne faisait pas défaut ce principe vivifiant de la musique, cette âme de toute mélodie : le rythme ; seulement il en fut banni par le malheur des temps. On lui va rendre enfin la place qui lui revient de droit et qu'il n'aurait jamais dû quitter. Sur ce point capital, en effet, de nos jours l'accord est complet : le chant grégorien doit être rythmé.

— Mais là s'arrête déjà cette touchante unanimité. A peine un pas se fait-il en avant et voilà qu'elle disparaît. Une seule question, bien

(1) Voir le MESSAGER du mois d'août.

brève pourtant et d'apparence assez facile à résoudre, suffit à faire surgir deux camps opposés. — De ce rythme quelle est la nature ? — Il est libre, disent les uns ; — strictement mesuré, au contraire, répliquent les autres : ceux-ci mensuralistes, ceux-là partisans du rythme appelé assez improprement *oratoire*. Les patrons de ce dernier système, on ne l'ignore pas, sont les Bénédictins de Solesmes. Les premiers, en effet, — et ce sera leur éternel honneur, — ils ont réagi contre cette interprétation lourde, maladroite et fautive qui fait marteler et égrener toutes les notes du plain-chant avec une désespérante monotonie. Ils y ont substitué une exécution intelligente et gracieuse, d'où sont bannis les efforts de voix, les cris, les heurts ; où les notes sont groupées suivant un sens musical satisfaisant, et non jetées au hasard ; de laquelle enfin il se dégage un parfum de piété et de distinction qui frappe et impressionne vivement.

\*.\*

Pourtant, il faut en convenir, la théorie du rythme libre outre qu'elle n'est pas, historiquement parlant, d'une solidité irréprochable, fait trop grande, en pratique, la part à l'arbitraire ; — par suite, sans doute, du manque de précision dans la doctrine. — Une autre école a donc paru, qui, reprenant en sous-œuvre les études des Bénédictins, examinant à nouveau les textes anciens, interrogeant les écrivains de tous les siècles qui ont traité de la musique et du chant religieux, en est arrivée à tirer, de ces passages mêmes qu'invoquaient les Bénédictins en faveur de leur système, des conclusions absolument opposées, établissant, avec une présomption très forte, la théorie du rythme strictement mesuré. L'un des tenants de cette opinion les plus militants, et on devra l'avouer, non le bien moins armé pour la lutte est l'auteur de cette troisième Etude — consacrée toute entière à la question du rythme. — Voici comment, dans une Introduction courte mais substantielle et claire, il établit l'état de cette question : “ Il importe de le remarquer, écrit le R. Père, “ la question du “ rythme dans le chant ecclésiastique est *essentiellement* une ques- “ tion historique. Il ne s'agit pas de décider si, oui ou non, un “ rythme complètement musical conviendrait bien aux mélodies gré- “ goriennes et s'il en est un qu'on puisse leur appliquer à la satis- “ faction de tous les musiciens. Ces questions de convenance et de “ possibilité sont affaire de goût, non de science ; ce n'est pas là ce “ que nous voulons savoir.”

“ La vraie question est celle-ci : au regard du rythme, qu'était à “ l'origine, et dans ses plus beaux jours la musique grégorienne ? “ Fut-elle toujours ce que nous la voyons aujourd'hui, ou bien n'a-t- “ elle pas, dans le cours de sa longue existence, subi les injures du “ temps et perdu quelque chose de sa forme première ? En remon-

“ tant les siècles aussi loin que les documents nous le permettent,  
 “ aucun changement ne peut-il être constaté dans la nature de son  
 “ rythme ; n’y aurait-il pas enfin une époque où il apparaît tout autre  
 “ qu’il n’est aujourd’hui, avec une forme plus complète, plus sem-  
 “ blable à ce qui existe en toute musique connue ? ”

“ — Voilà la question : c’est un fait historique à constater, et par  
 “ le genre de preuve qui convient à l’histoire, c’est-à-dire par les  
 “ documents qui nous restent des siècles passés, par les témoins qui,  
 “ d’âge en âge, sont là pour attester ce qui était de leur temps et sur  
 “ quoi ils peuvent nous renseigner avec certitude ou, tout au moins,  
 “ grande probabilité. Il n’y a pas d’autre voie pour arriver à la  
 “ vérité sur cette question du rythme grégorien, si tant est que la  
 “ vérité puisse être découverte et que l’histoire ait encore assez de  
 “ lumière pour éclairer un point demeuré jusqu’à présent si obscur. ”

“ — C’est aussi la voie que je me propose de suivre dans cette  
 “ étude. Pour la rendre complète autant qu’elle peut l’être, je la  
 “ divise en deux parties

“ *Première partie.* — Il est démontré *historiquement* que la musique  
 “ grégorienne possédait à l’origine et jusqu’au XI<sup>e</sup> siècle un rythme  
 “ parfait, en tout semblable à celui des autres musiques, et, spéciale-  
 “ ment, de la musique grecque. Comment et pourquoi, à partir du  
 “ XI<sup>e</sup> siècle, ce rythme peu à peu s’est-il perdu et le plain-chant  
 “ a-t-il reçu finalement une notation uniforme ?

“ *Deuxième partie.* — Le rythme primitif n’est cependant pas in-  
 “ trouvable : la rythmique des Grecs anciens en contient la théorie  
 “ fondamentale ; la musique des Eglises orientales nous fait connaître  
 “ sa forme particulière ; la notation neumatique usitée à Saint-Gall,  
 “ dans les manuscrits du IX<sup>e</sup> et du X<sup>e</sup> siècles, en a conservé les  
 “ figures d’une manière assez claire et assez complète pour nous per-  
 “ mettre de le restaurer entièrement.

“ — Le lien qui unit ces deux parties est évident ; elles s’enchaînent  
 “ logiquement l’une à l’autre, de telle sorte que, si la première abou-  
 “ tit à une démonstration réellement historique de l’existence d’un  
 “ rythme primitif, elle conduit naturellement à la question traitée  
 “ dans la deuxième partie : Ce rythme grégorien primitif, peut-on le  
 “ retrouver et comment ? Ces deux points étant bien éclaircis, la  
 “ question du rythme grégorien est, ce semble, résolue. ”

\* \* \*

Impossible, on le voit, d’être plus méthodique et plus complet.  
 Non content de faire défiler devant lui l’imposante procession des  
 musicologues de tous les temps dont les témoignages viennent attester  
 l’existence du rythme, l’auteur fait appel aux autres musiques sacrées  
 dont l’étude comparative s’impose nécessairement et confirme encore

la preuve historique déjà si forte. On n'a pas d'exemple, ni dans l'antiquité, ni dans les temps modernes, d'une musique nonrythmée. La musique grégorienne seule ferait-elle exception? Rien ne le prouve, bien au contraire.

La question historique une fois résolue et solidement, l'auteur passe à une autre question, toute pratique celle-là : comment retrouver ce rythme et le restituer dans son intégrité primitive? Question importante, on le conçoit, mais question difficile, le fil de la tradition s'étant rompu. L'auteur présente une solution personnelle qu'il déclare non pas définitive, mais du moins pleinement satisfaisante. Forcé de procéder par voie de conséquence, d'analogie, même de convenance musicale, il étudie successivement le rythme tel qu'il existe encore en Orient, où les traditions se sont en quelque sorte cristallisées; puis il en recherche les traces dans les manuscrits qui nous ont transmis les mélodies chantées au IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles, — l'âge d'or de la musique grégorienne.

Enfin il expose les principes qui président à sa traduction en musique moderne de la notation neumatique usitée des anciens.

Chaque théorie doit produire des documents. L'auteur a consigné les siens dans un troisième volume de près de cinq cents pages. Grâce aux belles reproductions obtenues par la photo-collographie, il nous met sous les yeux plusieurs fac-simile de manuscrits anciens; en outre, comme pièces justificatives à l'appui de sa traduction et afin de bannir tout soupçon d'avoir trié ses exemples pour les besoins de sa cause, il a transcrit les offices de l'année liturgique depuis l'Avent jusqu'à Pâques. On a donc là trente messes (1), environ cent cinquante mélodies grégoriennes, en double traduction : l'une pour ainsi dire *littérale*, où l'on voit le neume ancien en regard de sa traduction en musique ordinaire; l'autre *rythmique* en une notation plus complète, plus artistique, qui nous présente ces mêmes mélodies habillées en quelque sorte à la moderne sans le sens défavorable attaché à cette expression. On aura une idée du travail considérable que représente, à elle seule, cette double traduction en apprenant qu'elle occupe les trois cents dernières pages de ce troisième volume.

En définitive — le R. P. Dechevrens a fait une œuvre absolument remarquable, et, du reste, très remarquée dans le monde musical grégorien. — La question qu'il traite avec une compétence indiscutée a certainement fait un pas énorme vers une solution satisfaisante. Nous faisons des vœux pour qu'il ne s'en tienne pas là, mais qu'il nous donne sur la matière tout ce qu'il est en mesure de faire. Il aura bien mérité à la fois du monde musical et de l'Eglise.

H. LEFEBVRE, S. J.

(1) C'est-à-dire la partie du Graduel : — L'Introit, les Traits, l'Offertoire et Communion.

# CANTIQUE À MARIE

POUR LA BONNE MORT

Solo.

Musique de M. l'abbé G. DUGAS,

CANTABILE.

Je mets ma con - fi - an - ce, Vierge, en vo - tre se -

cours; Ser - vez - moi de dé - fen - se. Pre - nez soin de mes jours.

Ivo.

Sop. O Vier - ge sain - te, En - tends no - tre  
Ten. O Vier - ge sain - te En - tends no - tre

plain - te, Con - dui - nous au port, *f* O Vier - ge  
 plain - te, Con - dui - nous au port, O

Detailed description: This system contains the first four measures of the piece. The vocal line is written in a soprano clef with a key signature of one flat and a 2/4 time signature. The piano accompaniment is in the same key and time, with a treble and bass clef. A dynamic marking of *f* (forte) is placed above the first measure of the vocal line. The lyrics are printed below the vocal line.

sain - te, Con - dui - nous au port, O Vier - ge  
 Vier - ge sain - te, Con - dui - nous au port En-

Detailed description: This system contains measures 5 through 8. The vocal line continues with the lyrics. The piano accompaniment provides harmonic support. The lyrics are printed below the vocal line.

sain - te, En - tends no - tro plain - te, con - dui - nous au  
 tends no - tro plain - te, con - dui - nous au

Detailed description: This system contains the final four measures shown. The vocal line concludes with the lyrics. The piano accompaniment ends with a final chord. The lyrics are printed below the vocal line.



The image shows a musical score for a canticle. It consists of three systems of staves. The top system is a vocal line in G major (one sharp) and 3/4 time, with lyrics: "port, A l'heu-ro de la mort. Con-duis - nous au port." Above the first measure is the marking "rit poco." and above the last measure is "ritard molt." The second system is a piano accompaniment for the vocal line. The third system is a piano accompaniment for the piano part, featuring a bass line and a treble line with chords and arpeggios.

— 2 —

Le cœur plein d'espérance,  
 Vierge, a vous j'ai recours,  
 Soyez mon assistance  
 En tous lieux et toujours.

— 3 —

Vous êtes notre mère  
 Jésus est votre fils ;  
 Portez-lui la prière  
 De vos enfants chéris.

— 4 —

Sainte Vierge Marie,  
 Doux abri des pécheurs,  
 Apaisez, je vous prie,  
 Mes trop justes frayeurs.

— 5 —

De votre Fils mon Juge,  
 J'ai transgressé la loi ;  
 Ah ! soyez mon refuge,  
 Intercédez pour moi.

— 4 —

Et quand ma dernière heure  
 Viendra fixer mon sort,  
 Oh ! faites que je meure  
 De la plus sainte mort.



## BULLETIN DE L'APOSTOLAT

ET DE LA DÉVOTION AU SACRÉ-CŒUR

### BELGIQUE

Le rapport annuel de la Ligue du Sacré-Cœur accuse une augmentation de dix mille cinq cents nouveaux membres pour cette année. Il est vraiment consolant de voir comme le règne de ce divin Cœur s'étend par tout le pays, et y fait germer des fruits abondants de miséricorde et de salut.

*Anvers.* — Au collège de Notre-Dame, dirigé par les Pères de la Compagnie de JÉSUS, la Ligue est en grand honneur parmi les élèves. "Les Gardes d'honneurs s'efforcent, par leur piété, leur diligence et leur bonne conduite, de donner bon exemple à tous leurs condisciples. Tous assistent avec une grande ponctualité aux exercices du premier vendredi du mois : instruction, exposition et bénédiction du T. S. Sacrement, acte de consécration, etc. La plupart s'efforcent de faire leur heure de garde chaque jour avec la plus grande fidélité possible ; quelques-uns même font de leur propre mouvement des heures de garde supplémentaires à certains jours. Inutile d'ajouter que la communion fréquente est en grand honneur parmi ces favoris du Sacré-Cœur. C'est là qu'ils vont puiser abondamment les forces nécessaires pour rester bons et pieux."

*Louvain.* — Il y a trois mois à peine on établissait la Ligue du Sacré-Cœur au Séminaire Léon XIII. Peu après, le T. R. Recteur pouvait déjà écrire : "Notre petite Ligue est très prospère, et j'espère que bientôt elle donnera beaucoup de consolations à notre divin Sauveur."

Voici deux faits qui mettront assez en lumière toute l'efficacité du Cadran de la Miséricorde ainsi que les trésors de grâces que le Sacré-Cœur se plaît à répandre par cet intermédiaire.

Il y a quelques semaines une de nos plus ferventes Zélatrices de N... nous écrivait : "Priez beaucoup pour la pauvre âme qui est recommandée sur le Cadran de la Miséricorde, car elle est en danger de mort." Le pauvre pécheur, dont il était alors question, était connu pour son impiété, et sa conversion aurait infailliblement causé un bien immense. Comme pour préparer les voies, un de ses amis tomba subitement malade, désavoua sur son lit de mort la vie impie qu'il avait menée et reçut les derniers sacrements. Son nom avait également été inscrit sur le Cadran.

Ce retour à Dieu avait profondément impressionné Mr. X... Quel-

ques semaines plus tard, ce dernier était lui-même à l'article de la mort. Par un vrai prodige de miséricorde du Sacré-Cœur de JÉSUS, le prêtre qui se présenta chez lui fut aussitôt conduit au lit du moribond. Il entendit sa confession et lui administra l'extrême-onction. Le lendemain, à six heures du matin, alors qu'on offrait à son intention une heure de garde extraordinaire, un prêtre vint porter publiquement le Saint Viatique au malade.

Une chose pourtant restait encore à obtenir : sa renonciation à l'enterrement civil. On redoubla de prières, et le malade fit enfin connaître sa volonté expresse d'être inhumé chrétiennement. Le Cœur de JÉSUS triomphait une fois de plus.

La généreuse Zélatrice qui voyait ainsi l'accomplissement de tous ses désirs, fit chanter plusieurs messes d'actions de grâces dans la basilique du Sacré-Cœur. Elle fit mieux encore. Afin d'accompagner son protégé jusqu'aux portes du ciel, elle fit dire en outre une neuvaine de messes pour le repos de son âme. — (*Messenger flamand.*)

#### PHILIPPINES.

*Comment le Sacré-Cœur a sauvé la population de Cottabatto.*—Vers la fin de septembre 1893, une compagnie d'infanterie composée d'indigènes (de Tagalos) en garnison à Cottabatto, complotait dans l'ombre le massacre des Espagnols, des Chinois et de toute la population de cette ville. L'exécution de leur affreux dessein était fixé au sept octobre. Dans l'intervalle, Dieu permit que le général Rios envoyât le navire *Castellano* avec ordre de prendre à bord les artilleurs de ce poste et de tous ceux qui sont sur la côte. Le *Castellano* arrivé le cinq octobre devait quitter le port le six au soir. Déjà les conspirateurs s'en félicitaient, mais pour une raison ou pour une autre le *Castellano* dut différer son départ jusqu'au neuf. Alors les chefs des conspirateurs se concertant : "Qu'allous-nous faire ? se demandent-ils. Allons-nous tuer les Espagnols aujourd'hui, ou puisque les artilleurs sont encore ici, allons-nous attendre jusqu'à dimanche, à l'heure de la messe ?" Cette conversation fut entendue par un soldat européen qui comprenait le *tagalo*. Il alla immédiatement en instruire le Gouverneur, qui fit arrêter les conjurés. Ils étaient au nombre de 135, comme le fit connaître l'enquête officielle. Leur plan était le suivant : D'abord massacrer tous les catholiques, puis après un grand dîner qui leur serait servi chez les Chinois les plus riches de l'endroit, mettre à mort les Chinois eux-mêmes, puis le reste de la population. Le R. P. Suarez qui a relaté ces faits à un Père de Madrid, se trouvait alors à Cottabatto même. Il termine son récit en disant : "J'attribue cette protection du Ciel au Sacré-Cœur, parce qu'un grand nombre de fidèles à Cottabatto font la sainte communion tous les premiers vendredis, et qu'il s'y fait de plus des communions réparatrices presque tous les jours."

## ÉTATS-UNIS

A la cathédrale de *New-York*, la fête du Sacré-Cœur a été célébrée avec beaucoup de pompe et de solennité. Un grand nombre de fidèles s'approchèrent le matin de la Sainte Table. A neuf heures une messe solennelle fut chantée à l'autel du Sacré-Cœur décoré richement et avec goût. Mgr l'archevêque Corrigan présidait. La musique fut fort belle : le Kyrie et le Gloria étaient tirés de la fameuse Messe du Sacré-Cœur composée il y a trois ou quatre ans par Ignace Mitterer à l'occasion de la consécration officielle du Tyrol au Sacré-Cœur : Le S. Sacrement fut exposé toute la journée et de nombreux adorateurs se succédèrent sans interruption jusqu'à sept heures du soir. Dans la soirée, Mgr Corrigan prononça la formule de Consécration au Sacré-Cœur puis entonna le Te Deum. La cérémonie fut couronnée par la bénédiction du S. Sacrement.

## CANADA

*Saint-Benoît.* — L'on voit rarement dans nos campagnes une Ligue du Sacré-Cœur aussi florissante que celle de Saint-Benoît. Etablie en 1895 à la suite d'une Mission prêchée par le R. P. Ed. Proulx, S. J., elle n'a pas cessé de prospérer, grâce au zèle du pasteur et à l'organisation elle-même de la Ligue. Elle est distribuée en quatre groupes ou sections distinctes : les cadets, les jeunes gens, les hommes mariés, les femmes et les filles. De plus, à chaque section, est assigné un dimanche pour la communion mensuelle. Cette disposition a le double avantage de rendre moins lourd le travail du Directeur et de faciliter aux paroissiens la pratique de la communion. Ils y sont du reste bien fidèles, malgré les distances et malgré les intempéries des saisons. Les sections semblent rivaliser de zèle. Chaque dimanche amène à la sainte Table 70 à 90 ligueurs, et le 1er vendredi du mois 200 à 230. En sorte que la dévotion au Sacré-Cœur seule conduit chaque mois à la Sainte Eucharistie se nourrir du pain des forts, 500 fidèles, soit la moitié des communicants de la paroisse. Ajoutons que cette année, l'on a fait l'acquisition de beaux insignes pour les membres, de colliers superbes pour les officiers et d'une riche bannière du Sacré-Cœur ; le tout évalué à 130 dollars. Tout cela dit assez que la dévotion au Sacré-Cœur est en grand honneur à Saint-Benoît.





## Agrégations récentes à l'Apstolat de la Prière

Les Directeurs locaux de ces centres ont le pouvoir d'agréger les fidèles à l'Archiconfrérie romaine du Sacré-Cœur, à condition qu'ils délivrent à chacun un billet d'admission et qu'ils nous envoient dans la cours de l'année les noms de ceux qu'ils auront agréés.

DIOCÈSE D'ANTIGONISH, N. E. : Saint-Jean, à Broad Cove, N. E.

DIOCÈSE DE CHARLOTTETOWN, I. P. E. : Saint-Antoine, à Bloomfield, I. P. E.

DIOCÈSE DE MONTRÉAL, P. Q. : L'Académie St-François-Xavier, rue Rachel, à Montréal. — Saint-Félix de Valois, P. Q.

DIOCÈSE DE NEW-WESTMINSTER, C. A. : La paroisse de Revelstoke, C. A.

DIOCÈSE DE PÉORIA, ILL., E. U. : L'Erable, Ill.

DIOCÈSE DE SHERBROOKE, P. Q. : Ecole des Frères, Lac Mégantic. — Saint-Joseph, à Ham-Sud. — Sainte-Bibiane, à Richmond. — Saint-Hippolyte, à Wotton. — Saint-Luce, à Garthby. — Saint-Zénon, à Piopolis. — Mission Saint-Hyacinthe, à Ditchfield. — Notre-Dame des Bois, à Chesham. — Mission Saint-Léon, à Marston. — Saint-Etienne de Bolton. — Mission Saint-Augustin, à Woburn. — Sainte-Anne, à Danville. — Saint-Edouard, à Bolton. — Saint-Janvier, à Weedon. — Sainte-Cécile de Whitton. — Saint-Gabriel, à Stratford.

DIOCÈSE DE SPRINGFIELD, MASS, E. U. : L'Ecole du Précieux-Sang, à Holyoke, Mass.

---

## NECROLOGIE

Nous recommandons aux prières de nos lecteurs les défunts suivants :

*Buckingham* : M. William Pedneaud, Mme Michael Fitzgerald, Mme James Judge. *Chêneville* : Mlle Anne Forget. *Montréal* : M. l'abbé J. A. Thérien, Mme Mathilde Labrèche, Mlle Florida Pelletier, Mme Justine Moreau, Mme Gustave Daoust, M. Zéphirin Chapleau, Mme Zeph. Chapleau, Mme Thais Loyer. *Québec* : Mme Vve Michaud, Mme Charles Labrecque, Mme Jacques Dupont, Mme Louis Vermette, Mme Eloi Plante, Mlle Mary Jane Closs, Mlle Malvina Bégin, M. Pierre Boutin, M. Bélonie Rousseau, M. Lauréat Pouliot. *Suncook* : M. Césarie Membre, Mlle Victoria Labonté. *St-Alphonse* : Mme Adolphe Gagnon. *St-Ambroise* : M. Jacques Bédard. *St-Augustin* : M. Aurèle Rochon. *St-Barnabé* : M. Louis Charpentier, Mme Isidore Laperle. *St-Bonaventure* : Mme Nicolas Babin. *St-Clet* : Révde Sœur M. Samuel Gauthier, religieuse de la Providence. *St-Cunégonde* : Mme Mélina Ethier. *St-David, Yamaska* : Mme Caroline Lauzier, Mme Delima Picard. *St-Eustache* : M. Théodore Brisette, Mlle Engénie Bélisle. *St-Henri de Montréal* : M. Théophile Bolduc. *St-Jean d'Iberville* : Mlle Yvonne Thibodeau.

*St-Joseph, Beauce* : M. l'abbé F. N. Fortier, curé de St-Joseph, M. l'abbé C. Picher, curé de l'Enfant Jésus de Beauce, M. Auguste Chassé, M. Thomas Labbé, Mme Joseph Doyon, M. Jean Paré, Mme Rose-de-Lima Dostie, M. Nazaire Lambert. *St-Jude* : Mme Pierre Robillard, Mme Léontine Phaneuf, Mme J.-Bte Héré. *St-Marie Solomé* : M. Narcisse Mélançon. *St-Ours* : M. J. B. Martin, M. Noël Lachambe. *Verreker* : Mme Grégoire Lucier.

## TRÉSOR DU CŒUR DE JÉSUS

### SOMME GÉNÉRALE DES ŒUVRES OFFERTES LE MOIS DERNIER

Actes de charité . . . .	61,594	Lectures de piété . . . .	34,508
Actes de mortification. .	64,876	Messes célébrées . . . .	953
Chapelets. . . . .	76,395	Messes entendues. . . .	37,664
Chemins de Croix . . . .	15,717	Œuvres de zèle. . . . .	16,412
Communions sacramen- telles. . . . .	12,074	Œuvres diverses . . . .	88,676
Communions spirituelles. .	74,323	Prières diverses. . . . .	208,044
Examens de conscience . .	36,326	Souffrances ou afflictions.	25,962
Heures de silence. . . . .	63,137	Victoires sur ses défauts.	35,664
Heures de récréation . . .	37,156	Visites au S. Sacrement .	57,208
Heures de travail. . . . .	125,733	SOMME GÉNÉRALE . . . .	1,076,434
Heures saintes. . . . .	4,012		

## BIBLIOGRAPHIE

Au-delà du Tombeau, par le R. P. E. Hamon, S. J., 1 vol. in-12. En vente chez Chaperon et Garneau, à Québec, et chez C. O. Beau chemin et Fils, à Montréal. Prix : 60 cts.

Voilà un livre qui devrait être dans toutes les familles, car il n'en est pas une seule qui n'ait à pleurer quelques-uns de ses membres. C'est une étude intéressante et pleine de consolations.

**Cosmos Catholicus.** (1) — Sommaire du 1er numéro : *L'Affaire Dreyfus* — Comte Edouard Soderini. *La Basilique des SS. Nérée et Achillée* — Prof. O. Marucchi. *Le Comte Francesco Veepignani* — Mgr Aug. Bartolini. *Echos des Missions* — Pierre Pacelli. *Le Concile des Evêques de l'Amérique Latine* — Mis Mac Swiney. *Trésors artistiques, Un tableau de S. Botticelli* — Prof. G. Tomassetti. *Choses de Bohême, Correspondance de Prague* — Mgr T. Jaenig. *Les nouveaux cardinaux* — la Rédaction. *Le nouveau Nonce à Paris* — Mgr Mis Mac Swiney. *Revue de la presse* — Comm. Pierre Pacelli *Chronique du Vatican*.

(1) Voyez le *Messenger* d'Octobre.

## RÉNOUVELLEMENT DES ABONNEMENTS

---

**L'**UN des principaux devoirs des Trésoriers et des Trésorières des centres locaux de l'Apostolat est de renouveler à temps les abonnements au MESSAGER et à l'ALMANACH MENSUEL ; ils devraient s'y prendre deux mois d'avance.

Comme dans la plupart des paroisses ces abonnements finiront avec les livraisons de décembre, les Trésoriers ou les Trésorières doivent se mettre immédiatement à l'œuvre et préparer ce renouvellement pour l'an prochain. A cet effet, ils devront commander tout de suite autant de listes d'enrôlement qu'ils ont de quinzaines et autant de scapulaires du Sacré-Cœur qu'il y a d'Associés. Ils pourront ainsi, dès la prochaine réunion des Zélateurs ou des Zélatrices, remettre à chacun ce qu'il lui faut pour refaire sa Quinzaine. Ce travail devrait se faire dans le cours de ce mois ou dans les premiers jours de décembre, afin que les Trésoriers ou les Trésorières puissent nous donner avis, avant le 15 décembre, du nombre d'abonnements qu'il leur faudra pour l'an prochain.

Il importe beaucoup que les Zélateurs ou les Zélatrices puissent donner un scapulaire du Sacré-Cœur à chacun des Associés ; cela n'aide pas peu à recueillir les petites cotisations annuelles (5 cts par Associé). Partout où l'on n'a pas négligé ce moyen si simple, les paiements ont généralement été faits sans difficulté par les Associés, et les finances du centre ont été dans un état prospère.

Les Zélatrices isolées qui nous envoient directement leur abonnement, sont priées de ne nous envoyer que les noms des nouveaux Associés à qui elles ont récemment donné des billets d'admission et qui n'ont pas encore été inscrits sur nos registres.

Adressez toujours comme suit :

LE MESSAGER CANADIEN,

144, RUE BLEURY, MONTRÉAL.

# Calendrier de Novembre 1899

INTENTION GÉNÉRALE BÉNIE PAR LE SAINT PÈRE :

## L'éducation chrétienne dans la famille.

FÊTES, INTENTIONS PARTICULIÈRES, INDULGENCES PLÉNIÈRES.

1. M.—FÊTE DE LA TOUSSAINT.—D†. G†. M†. R†.—Le désir du ciel.—1,195 actions de grâces.
2. J.—COMMÉMORATION DE TOUS LES FIDÈLES DÉFUNTS.—G†. H†.—La charité pour les âmes du Purgatoire.—4,363 affligés.
3. V.—*Premier Vendredi*.—De l'octave.—(S. J. : Commém. des défunts de la Compagnie.)—Ste Winéfride., V.M.—A†. C†. G†.—La vertu de patience.—2,182 défunts.
4. S.—S. Charles Borromée, E.—L'amour de l'Eglise.—17,348 intentions spéciales.
5. D.—*XXIV Pent.*—Du dimanche.—S. Emeric, C.—A†. C†. G†. R†.—L'esprit de piété.—1,964 communautés.
6. L.—De l'octave.—S. Léonard, solitaire.—L'esprit de recueillement.—3,453 premières communions.
7. M.—De l'octave.—B. Antoine Balduino, C.S.J.—La pensée des vérités éternelles.—Les Associés du Sacré-Cœur.
8. M.—Octave de la Toussaint.—La grâce de penser souvent au ciel.—5,237 demandes de travail.
9. J.—Dédicace de S. Jean de Latran.—H†.—Le respect de la maison de Dieu.—4,722 prêtres ou ecclésiastiques.
10. V.—S. André Avellin, C.—Le don de crainte.—14,948 enfants.
11. S.—S. Martin, E.—Z†.—L'amour des pauvres.—7,148 familles.
12. D.—*XXV Pent.*—Du dimanche.—S. Martin, P. M.—L'esprit de pénitence.—9,742 grâces de persévérance.
13. L.—S. Didace, C.—(S. J. : S. Stanislas Kostka, C.)—La victoire sur nos passions.—3,599 grâces d'union, de réconciliation.
14. M.—S. Josaphat, E. M.—L'esprit de sacrifice.—17,274 grâces spirituelles.
15. M.—Ste Gertrude, V.—L'amour du Sacré-Cœur.—15,754 grâces temporelles.
16. J.—S. Stanislas Kostka, C.—(S. J. : S. Didace, C.)—H†.—L'amour de l'innocence.—12,215 conversions à la foi.
17. V.—S. Grégoire Thaumaturge, E.—Une vive foi.—7,160 jeunes gens, jeunes personnes.
18. S.—Dédicace des Basiliques de SS. Pierre et Paul.—Le zèle pour la décoration des églises.—1,665 maisons d'éducation.
19. D.—*XXVI Pent.*—Ste Elizabeth de Hongrie, veuve.—Z†.—La vertu de modestie.—4,234 malades ou infirmes.
20. L.—S. Félix de Valois, C.—(S. J. : Octave de S. Stanislas Kostka.)—Le mépris des grandeurs.—1,827 personnes en retraite.
21. M.—PRÉSENTATION DE LA B.V.M.—R†.—Don de soi-même à JÉSUS.—218 Œuvres ou Sociétés.
22. M.—Ste Cécile, V. M.—L'amour des louanges de Dieu.—1,719 paroisses.
23. J.—S. Clément, P. M.—H†.—La confiance dans les épreuves.—15,901 pécheurs.
24. V.—S. Jean de la Croix, C.—La patience.—7,989 pères ou mères.
25. S.—Ste Catherine, V. M.—Le don de science.—5,605 religieux ou religieuses.
26. D.—*XXVII Pent.*—S. Sylvestre, abbé.—L'amour du silence.—1,151 novices ou séminaristes.
27. L.—S. Léonard de Port-Maurice, C.—(S. J. : S. Félix de Valois, C.)—Le zèle.—986 supérieurs ou supérieures.
28. M.—De la férie.—S. Ruf, M.—L'oubli de nos aises.—4,260 vocations.
29. M.—*Vigile*.—S. Saturnin, E. M.—Le dévouement pour le salut de nos frères.—Les Directeurs, Zélateurs et Zélatrices de l'Apostolat.
30. J.—S. ANDRÉ, apôtre.—D†. H†. M†.—La générosité dans la patience.—18,764 intentions diverses.

EXPLICATION DES SIGNES. —†=Indulgence plénière; Δ=1er Degré; B=2e Degré; C=3e Degré; D=Indul. apostoliques; G=Archiconfrérie Romaine et Garde d'Honneur du Sacré-Cœur; H=Heure Sainte; M=Bonne Mort; N=Archevêque du Cœur agonisant; R=Confrérie du S. Rosaire; V=Congrégation de la Ste Vierge; Z=Zélateurs ou Zélatrices.

\* Là où la solennité de cette fête est transférée au dimanche, les indulgences le sont aussi, excepté celle de l'Heure sainte.

N.B.—Une indulgence de 100 jours est accordée pour chaque œuvre offerte à ces intentions.—Pour être inscrites dans le CALENDRIER, les Intentions particulières doivent être reçues aux Bureaux du MESSAGER, avant le premier jour du mois.